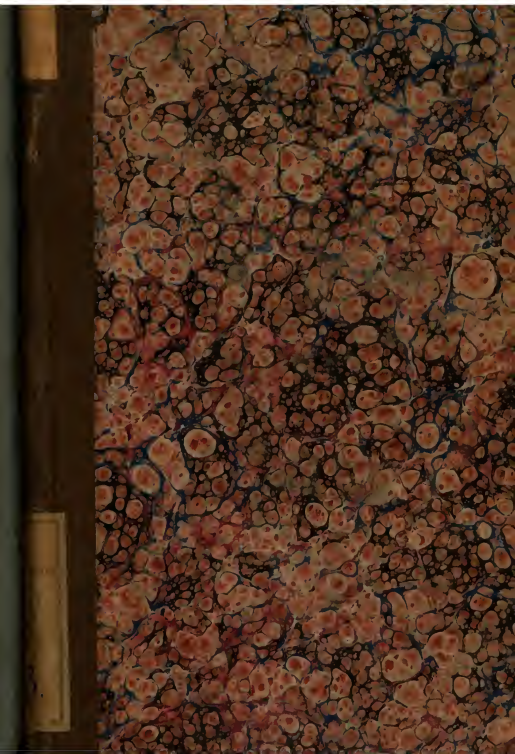




36-1-30.

7459

Salak. XXXVII-2

LE VOYAGEUR

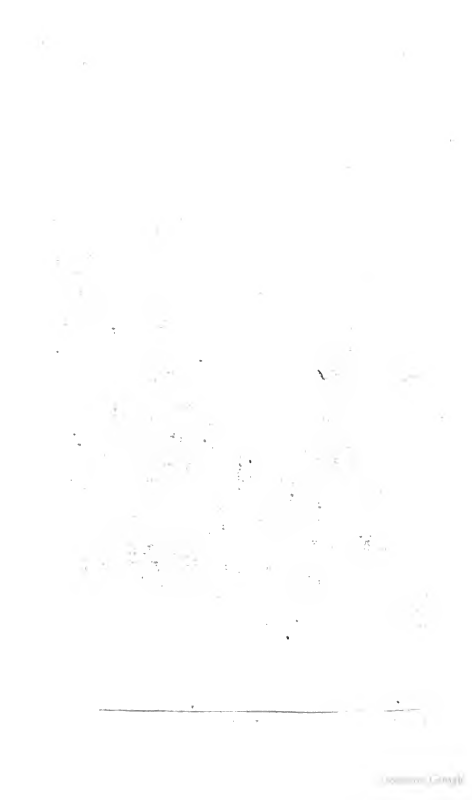
Le voyageur moderne
MODERNE.

~~~~~  
IMPRIMERIE DE DAVID.  
~~~~~



*Russes.*

1821



53457 36V
LE
VOYAGEUR MODERNE,

OU
EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821 ;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples ; les aventures les plus remarquables des voyageurs ; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR M^{me} ELISABETH DE BON.

TOME SIXIÈME.



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30 ;
ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.

1872

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
AT HARVARD UNIVERSITY
Cambridge, Mass.
U.S.A.



RECEIVED

THE MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.

LE VOYAGEUR

MODERNE.

EXTRAIT

DU VOYAGE

DE DÉCOUVERTES

DANS LA NOUVELLE-ZEMBLE.

Entrepris en 1807, par M. Ludloff.

Dés notions vagues, consignées dans d'anciennes chroniques, ainsi que des traditions appuyées d'assertions récentes, avaient accrédité l'opinion que Nowogorod, cette ancienne et célèbre république de Russie, faisait exploiter jadis, dans la Nouvelle-Zemble, des mines d'argent très-productives; dont la connaissance même s'était perdue avec la destruction de cet État. Le chancelier de l'empire, comte

de Romanzoff, heureux de se rendre utile à sa patrie, et d'étendre le domaine des sciences géographiques et historiques, forma le projet d'y envoyer, à ses propres frais, une expédition composée de minéralogistes. Il espérait que ce voyage, lors même qu'il n'ouvrirait pas à la Russie une nouvelle source de richesses, contribuerait du moins à faire mieux connaître cette île éloignée, et à jeter du jour sur un point important de l'histoire du Nord.

En conséquence, au mois de juin 1807, M. Ludloff s'embarqua sur un petit navire, qui portait à peine vingt tonneaux. Il y eut à bord de ce bâtiment, en qualité de maître, un timonier réformé, un bosseman, huit matelots, deux mineurs, et un commerçant de Mesen, nommé Miasnikoff, qui avait été plusieurs fois tant à la Nouvelle-Zemble qu'au Spitzberg.

Après avoir parcouru l'île connue sous le nom de *Temnoé* (l'obscur ou foncée), et les trois îles *Belya* (les blanches), et y avoir trouvé le sol aride et stérile, ils avancèrent par le canal de Kostin. Ils y ren-

contrèrent un bâtiment de la compagnie de la Mer Blanche : l'équipage avait passé l'hiver à la Nouvelle-Zemble, et s'en retournait à Archangel, après avoir terminé sa chasse. Les hommes de l'équipage conseillèrent à M. Ludloff de faire ici des provisions, qui lui serviraient beaucoup dans son voyage ultérieur.

Miasnikoff, en sa qualité de chasseur exercé, se chargea de cette besogne. L'endroit où les voyageurs débarquèrent à cet effet, est nommé *bazar*, ou le marché : les canards s'y trouvent en nombre si prodigieux sur les rochers d'alentour, que leurs cris retentissent à cinq verstes de distance. En moins d'une demi-heure on en prit cent cinquante, et on recueillit cinq cents œufs.

Après un trajet long et pénible, ils arrivèrent le 20 juillet à l'entrée du Sund de Matoschuoé. Le détroit est large d'environ sept verstes, et ceint des deux côtés d'escarpemens hauts et pelés. L'aspect de ces sites, frappés d'une stérilité complète, excite l'effroi.

Ils mouillèrent à une place nommée *camp de Miasnikoff*. Ils mirent pied sur le sol inhospitalier de la Nouvelle-Zemble, et trouvèrent au débarcadour une hutte et un vieux bateau.

M. Ludloff parcourut la Baie d'Argent à diverses hauteurs, jusqu'à la limite des neiges, et ne découvrit pas la moindre trace d'une ancienne exploitation de mines. Il indiqua la raison possible du nom de *Baie d'Argent* donné à cette rade par les commerçans russes qui ont visité, pour leurs affaires, les côtes de la Nouvelle-Zemble. Les rives qui la forment sont principalement composées de talc schisteux, de schiste micacé, etc., etc. L'éclat et le reflet chatoyant de ces roches ont induit dans l'erreur ces hommes ignorans, et leur ont fait croire que l'argent s'y trouvait en lits entiers.

M. Ludloff désirait pénétrer dans l'intérieur du pays, mais le 19 août il tomba beaucoup de neige : les hommes de l'équipage, craignant d'être surpris par l'hiver, qui, dans ces contrées, arrive souvent tout-

à-coup, c'est-à-dire dans l'intervalle de quelques heures, et avec la plus grande intensité, le prièrent de ne pas retarder davantage son retour au camp.

Un violent orage s'étant élevé pendant leur retour, ils ne réussirent qu'avec peine à rentrer dans le port.

Le 14 août, avant de remettre à la voile, nos voyageurs dressèrent, conformément à l'ancien usage, une croix où furent tracés les noms de toutes les personnes composant l'équipage. L'hiver avait complètement commencé, et le détroit chariait partout des glaces.

Leur trajet à Archangel fut long et pénible; des vents contraires et des tempêtes les retinrent en mer jusqu'au 30 octobre.

Chasseurs russes dans la Nouvelle-Zemble.

La Nouvelle-Zemble n'est jamais entièrement déserte, quoique personne ne s'y soit fixé ni ne veuille s'y établir. Tous les habitans de ce pays sont des marins et des chasseurs de différens villages et cercles

maritimes du gouvernement d'Arkhanguelsk, qui s'y rendent pour la chasse. Cependant ils y demeurent quelquefois un an et plus, avant de s'en retourner avec leur butin. Ils partent ordinairement d'Arkhanguelsk au mois de juin ou de juillet, et reviennent l'année suivante au mois d'août ou de septembre. Chaque navire forme une société particulière, composée de dix à vingt personnes; son commandant porte le titre de *timonier* (maître ou capitaine); il a sous ses ordres un *timonier en second* (contre-maître), et un aide ou sergent; tous les autres sont simples marins ou chasseurs, et soumis entièrement à l'autorité de ces chefs, fondée sur des conventions réciproques et sur d'anciens usages. Les préparatifs d'une expédition pour la Nouvelle-Zemble coûtent de 1500 à 2000 roubles. Le navire part chargé de provisions de bouche pour une année, consistant en farine de seigle, gruau, farine d'avoine grillée, pois, morue salée, viande salée, miel, beurre, huile de chanvre et petit-lait. On embarque en outre, comme

remède contre le scorbut , une barrique de framboise jaune , et la quantité de bois jugée nécessaire. La mer jette , à la vérité , sur les côtes de la Nouvelle-Zemble des pins , des sapins , des planches et d'autres débris de bâtimens naufragés ; mais ces bois flottans ne pourraient suffire à la consommation. L'armateur est en outre tenu de donner à chaque chasseur une peau de renne pour lui servir de lit , une couverture de peau de mouton , ainsi qu'un oreiller et l'habillement ; il doit en outre fournir les cordages , les fusils et la poudre nécessaires ; en général tout ce qu'il faut pour la chasse et la pêche. De leur côté , les chasseurs s'obligent de livrer à leur maître tout le produit de leur travail , pour entrer avec lui en partage , suivant l'usage établi. La part de l'armateur se compose ordinairement des deux tiers ; le dernier tiers est réparti entre les équipages , d'après les stipulations convenues. Le timonier , en sa qualité de chef , obtient quatre et cinq fois , quelquefois même six et sept fois autant qu'un simple chas-

seur; le timonier en second reçoit la moitié moins que le commandant; la quotité même des parts allouées aux hommes de l'équipage diffère, suivant les conventions particulières qu'ils ont pu faire avec l'armateur.

Tous les bâtimens équipés pour la Nouvelle-Zemble procèdent régulièrement de la manière suivante. Après leur arrivée à l'endroit où ils doivent hiverner, l'équipage a soin, avant tout, de se construire une habitation, appelée *chambre stationnaire*, pour la distinguer des soi-disant chambres de chasseurs. L'ordonnance intérieure et extérieure de ces habitations est partout la même dans toute la Nouvelle-Zemble. L'habitation elle-même a régulièrement deux à trois sagènes d'étendue, et le vestibule ou la salle d'entrée en a un et demi ou deux. Au-dehors, on étend sur le plancher supérieur une couche de terre, que l'on recouvre d'argile foulée ou pisée, pour fermer le passage au froid et à la pluie. Le sol de la chambre n'est pas planchéyé; le poêle, fait avec de l'argile,

sans tuyau, la remplit journellement de fumée ; au surplus , on affirme que la vapeur concentrée occasionne assez souvent une mort subite. Sur les côtés il y a des bancs de planches, qui servent en même temps de couche aux habitans de la chambre, et ne laissent au milieu qu'un passage large de deux archines.

Ces arrangemens domestiques étant finis , on s'occupe de la chasse : celle des animaux de mer dure toute l'année. Les morses sont communément assommées avec des massues sur les glaçons qui flottent dans la mer et le long des côtes de la Nouvelle-Zemble. On court après eux , ainsi qu'après les esturgeons , jusqu'à dix versles en mer, dans des *carbasses*, espèces de grands bateaux, tandis qu'on ne poursuit les autres animaux qu'avec de petites embarcations légères. L'esturgeon , tant de rivière que de mer, et le phoque, sont pris surtout aux embouchures : le premier dans de grands filets, où on le perce avec le couteau ; les autres sont tués à coups de fusil. On donne la chasse aux animaux des

montagnes, tels que les ours, les loups, les rennes, au moyen de carabines ou de fusils rayés; ils sont dépouillés sur-le-champ de leur peau, que l'on fait sécher ensuite au grand air, près des cabanes; les peaux des renards sont enlevées et séchées dans les chambres. On abat également les oiseaux avec des armes à feu. Pour parvenir aux nids des gagka, qui se trouvent dans les fentes des rochers suspendus au-dessus de la mer, ces chasseurs ne craignent pas d'y descendre du haut des précipices, au moyen de cordes qu'ils se font attacher autour du corps. Durant l'hiver on s'occupe exclusivement de la chasse des renards bleus, qui ne séjournent qu'à la côte, et vivent d'animaux marins. On leur dresse des pièges de bois, à la distance de vingt-cinq sagènes et plus du rivage. A cet effet la troupe est distribuée dans trois ou quatre cabanes, construites à trente, cinquante ou même cent verstes l'une de l'autre. Ils se rendent à la chasse aux renards, soit en marchant sur des raquettes, soit avec des traîneaux destinés

au transport du bois jeté par la mer sur la côte , et propre à servir de combustible. Le timonier , établi dans la principale chambre, envoie à ses camarades les vivres dont ils pourraient avoir besoin. Toute leur provision en farine est gardée ouverte à la côte , et ensevelie l'hiver sous la neige. Les chasseurs font ordinairement trois repas par jour, et ne boivent que du *quass*, infusion de farine de seigle qui, par la fermentation, contracte un goût aigrelet.

L'hiver est rarement beau dans la Nouvelle-Zemble : des vents furieux, accompagnés d'épais tourbillons de neige, continuent quelquefois de souffler pendant quinze jours, et même plus long-temps. Alors l'atmosphère est entièrement remplie de flocons glacés, comme d'une fumée vaporeuse; en sorte que celui qui a perdu de vue son habitation ne saurait la retrouver, et doit immanquablement périr de faim et de froid : aussi, tant que la tourmente dure, les chasseurs se tiennent en-

fermés dans leurs cabanes, et ne les quittent qu'au retour du beau temps. Cette vie oisive et le défaut d'air les exposent fréquemment aux attaques de scorbut, dont ils meurent quelquefois tous ensemble. Le moindre inconvénient qui résulte pour eux de cet état de retraite forcée, c'est que la vapeur du suif qui brûle continuellement dans leur chambre, agit d'une manière désagréable sur les organes du goût, en leur faisant éprouver une amertume constante dans la bouche, et en produisant une salivation noire.

Pendant l'absence du soleil les chasseurs se règlent sur le mouvement des astres, en prenant surtout la grande-ourse pour guide. Lorsqu'un ciel couvert ou orageux leur dérobe les étoiles, ils suppléent au défaut d'observations astronomiques par une expérience de physique, en déterminant le temps écoulé d'après une mesure de graisse qui brûle l'espace de vingt-quatre heures dans leurs lampes. A la fin de l'hiver, ils s'avancent environ vingt

verstes dans l'intérieur pour chasser la renne.

Après avoir terminé la campagne, ils s'en retournent chez eux, quel que soit le produit de leur chasse ; et l'armateur seul supporte la perte, s'il y en a.

NOUVEAUX RENSEIGNEMENS

SUR LES BETJOUANAS,

Tirés d'un Voyage de M. le docteur Lichtenstein,
fait en 1805.

L'INTÉRIEUR de l'Afrique est un pays si peu connu, qu'on ne lira point sans intérêt les détails suivans transmis par un voyageur estimé.

La nation des *Betjouanas*, partagée en plusieurs tribus, occupe un vaste territoire entre les vingtième et vingt-cinquième degrés de latitude australe, et les vingt-unième et vingt-huitième de longitude est de Paris.

La tribu des *Macquinis* est la plus puissante et la plus riche; c'est elle qui fournit aux autres le fer et le cuivre que les voyageurs ont été si étonnés de trouver chez ces sauvages. Une chaîne de montagnes qui les sépare de *Monghouzouzis*, renferme

des mines de ces deux métaux , qu'ils exploitent pour en fabriquer des couteaux , des aiguilles , des bracelets et des anneaux , qu'ils échangent contre du bétail et de l'ivoire. Il est probable que cette tribu s'étend jusqu'aux postes portugais dans l'intérieur du Monomotapa ; car c'est par les relations des Macquinis que les autres Betjouanas avaient eu la première idée des hommes blancs , dont la plupart d'entre eux révoquaient en doute l'existence , jusqu'à ce qu'ils vissent parmi eux des Hollandais.

Toutes ces tribus , au nombre de neuf , quoique souvent en guerre , parlent une seule langue et diffèrent peu entre elles quant aux mœurs , aux coutumes et à la manière de vivre. Ils se connaissent très-bien , car il est d'usage que les fils des chefs , surtout les héritiers du sceptre , fassent de longs voyages , pour former des liaisons d'amitié et des alliances utiles à leur tribu.

Quoique de la même race que les Caffres habitant à l'est de la colonie du cap de Bonne-Espérance , les Betjouanas ont quel-

que chose de particulier dans leur constitution physique; les hommes de six pieds sont plus rares chez eux; leur taille robuste et élancée a plus d'élégance que celle des Caffres; leurs membres sont bien proportionnés, mais en général ils gagneraient à avoir plus d'embonpoint. La teinte brune de leur peau tient le milieu entre le noir brillant des nègres et le jaune terne des Hottentots. La peau des femmes est extrêmement douce; et chez celles qui sont un peu grasses, elle a l'éclat du satin. De beaux yeux, des dents d'une blancheur étonnante, une taille svelte, des formes charmantes, dédommagent les femmes des Betjouanas de la noirceur de leur peau. Les hommes mêmes ont d'assez jolies figures; le nez et les lèvres à l'européenne se voient plus fréquemment chez eux que chez les Caffres. On reconnaît souvent dans l'expression des yeux et de la bouche l'homme dont la sensibilité est déjà active sans être encore raffinée; le jeu libre et harmonieux de leurs mines, de leurs gestes, de tous leurs muscles, retrace comme un

miroir les mouvemens de leur âme. Leur langue est sonore, riche en consonnes et en aspirations; on la prononce avec des accens fortement marqués et une déclama-
tion voisine du chant : leur voix a du timbre et de la flexibilité : leur parler est à la fois rapide et plein d'expression.

Les viandes que la chasse fournit sont leurs mets favoris; ils tuent rarement du bétail; les pauvres se nourrissent d'une es-
pèce de concombres, de melons d'eau, de fèves à taches rouges et de *blé de Caffres*. Quoique les Beljouanas mangent toute sorte de chair, jusqu'à celle des hyènes, et quoique, dans une circonstance que nous citerons tout-à-l'heure, ils soient anthropophages, la plus cruelle disette ne les forcerait jamais à se nourrir de poissons; cependant leurs rivières en fourmillent. Il paraît que cet usage est fondé d'après une idée superstitieuse sur leur parenté avec ces animaux.

Leur boisson ordinaire est le lait. Les troupeaux paissent loin des maisons, sous la garde de quelques pauvres mercenaires

qui envoient à leurs maîtres la partie caillée du lait, et se nourrissent eux-mêmes de petit-lait. Les melons d'eau et les fruits de plusieurs espèces servent aussi à étancher leur soif; ce n'est qu'au défaut absolu du lait et des melons qu'ils boivent de l'eau; ils ne s'en servent pas non plus pour se laver. Ils fument beaucoup de tabac, et ils en connaissaient l'usage avant l'arrivée des Européens.

Tous leurs vêtemens sont faits de la peau des animaux. Les manteaux des gens riches consistent en quinze à dix-huit peaux de civettes, de chakals ou de chats sauvages, très-proprement cousues ensemble, de manière que les têtes sont réunies en-haut, et que les queues et les jambes pendent en-bas comme autant de franges; en guise de fil, ils emploient des nerfs d'animaux; le suc de diverses espèces de *mesembryanthemum* sert pour tanner les peaux. Un pagne en forme de T leur couvre les parties naturelles: les femmes portent plusieurs jupons; elles se voilent la poitrine, et laissent le ventre dé-

couvert. Les pauvres portent une peau d'antelope tannée.

Parmi les ornemens, on distingue surtout les bracelets en cuivre et en ivoire; ceux en cuivre sont entortillés de fils du même métal, mais d'une manière différente; l'auteur a vu une femme qui en portait jusqu'à soixante-douze; quant aux anneaux d'ivoire, leur nombre sert à distinguer les rangs, et il n'y a que les membres de la famille royale qui aient le droit d'en porter plus de huit. Pour faire ces anneaux, ils laissent amollir les dents d'éléphant dans du lait aigri; ensuite ils les taillent péniblement avec un couteau. Pour souliers, ils préfèrent le cuir de girafe. Ils portent souvent un chasse-mouche fait de plumes d'autruche ou de queues de renard.

Les hommes ont peu de barbe, et ne la laissent croître qu'en temps de guerre, ou lorsqu'ils vont en voyage. A l'instar des Caffres, ils enduisent leur corps de graisse mêlée de terres colorantes, et surtout de bols ferrugineux. Les femmes mettent beaucoup de soin à s'arranger la tête, pour ef-

facier l'aspect désagréable que présenteraient leurs cheveux laineux et longs tout au plus de trois ou quatre pouces; elles se rasant la tête, au sommet près, d'où elles laissent pendre de tous côtés des boucles égales et bien couvertes de pommade. Il y a quelque élégance dans cet ajustement; les hommes ont moins de recherche.

C'est surtout par la construction de leurs maisons et de leurs étables, que les Betjouanas se distinguent avantageusement des peuples voisins. Leurs cabanes se composent de deux haies circulaires, concentriques et construites de troncs de mimosa, réunis ensemble par un tissu de branches du même arbre; en outre, la haie intérieure est cimentée par un mélange de terre argileuse et de bouze de vache. Un des pieux de la haie intérieure s'élève et soutient le toit, qui est en joncs, et qui présente la figure d'un cône penché de côté. Ces cabanes sont fermées avec une porte étroite, tournée vers l'est, à cause des vents impétueux du nord-ouest.

La famille demeure dans l'enceinte in-

térieure ; les esclaves et domestiques occupent le portique extérieur. Grâce aux ouvertures qui se trouvent entre le toit et le mur extérieur, l'air circule librement dans ces habitations, et il y règne en été une fraîcheur délicieuse.

Les Betjouanas atteignent rarement un âge avancé ; un homme de cinquante à soixante ans ressemble à un vieillard européen de soixante-dix ; les femmes deviennent souvent mères dans leur treizième année. Ces Africains connaissent peu de maladies, et n'emploient d'autres remèdes que les sorcelleries de leurs prêtres.

Les Betjouanas disent d'un homme honnête, qu'il a le cœur blanc ; ils associent de même les idées de méchant et de noir. Leurs vertus principales sont la bravoure, la fidélité et la loyauté ; ils désapprouvent le mensonge et le vol ; ils respectent assez le droit de propriété, pour ne pas s'emparer par force de celle du plus faible ; mais les enlèvemens nocturnes, surtout de bestiaux, sont assez fréquens. Quelquefois le voleur rend ce qu'il a pris ;

souvent le volé est réduit à reprendre par force , s'il le peut, les objets enlevés. Si, dans une contestation semblable, il arrive un meurtre, les rois et les chefs n'en prennent aucune notice; c'est à la famille du mort à le venger.

Les Betjouanas croient à un être invisible, qui produit les phénomènes de la nature, et qui distribue les biens et les maux. Ils paraissent plutôt craindre qu'aimer la Divinité, et lui attribuent une grande puissance.

Les missionnaires ont cherché à leur faire comprendre que Dieu est un être bienfaisant, qu'il aime la paix, et qu'il les punit de leurs invasions fréquentes chez leurs voisins, en leur envoyant des années de sécheresse. Ils trouvèrent cela assez plausible; mais ils ajoutèrent : *Que Dieu se fâche tant qu'il voudra, nous ne saurions cesser de faire la guerre.*

Le prêtre de chaque tribu est le second personnage, après le roi; ses fonctions se bornent principalement à circoncire les enfans, et à consacrer les troupeaux. Quant

aux cérémonies qu'ils observent pour la circoncision, elles se font secrètement, dans un parc isolé, où tous les enfans de dix à douze ans sont réunis, sans que personne les voie, excepté le prêtre.

La consécration des troupeaux a lieu au commencement d'une guerre, et elle a pour but de rendre vains les enchantemens employés par l'ennemi, et de communiquer aux bestiaux la faculté de ne pas pouvoir être enlevés à leurs propriétaires. Tous les troupeaux, tête par tête, passent par une porte étroite, auprès de laquelle le prêtre est à genoux; à côté de lui est un pot rempli de couleur noire; il tient à la main un goupillon de queue de chackal, avec lequel il fait une marque sur la cuisse des animaux, à mesure qu'ils passent devant lui; il prononce continuellement des paroles mystérieuses, tandis qu'une autre personne, à genoux derrière lui, marque de temps en temps son dos et ses coudes de la même couleur noire.

Les Betjouanas cherchent à deviner d'avance, au moyen d'un sortilège, le succès

de leurs entreprises. Ils emploient, à cet usage, des dés faits d'ongles d'antelope, et taillés en forme d'une pyramide à côtés égaux; la base de cette pyramide porte des figures taillées en demi-relief; à chaque paire de dés appartiennent deux bâtons plats, découpés en zig-zag, et un peu plus longs que la base du dé. En prononçant une prière, on jette ces quatre instrumens à terre, et leur position relative annonce la volonté du destin.

Le fleuve *Kouroumann*, aux bords duquel les *Matjapings* ont leurs demeures, prend son origine dans une fontaine extrêmement remarquable, et nommée *Claborougani*; ses eaux jaillissent avec une telle abondance, qu'elles pourraient aussitôt faire tourner la roue d'un moulin; d'énormes quartiers de roches semblent avoir été amoncelés par la main de géans pour emprisonner le jeune fleuve, qui, s'ouvrant une route parmi les interstices, en sort comme à travers autant d'écluses. Celui qui a le courage de pénétrer sous ces rochers, y trouve des grottes spa-

cieuses, dont les parois, couverts de stalactites brillantes, réfléchissent de mille manières l'éclat des flambeaux. Les cavernes sont la demeure de beaucoup de serpents, parmi lesquels il y en a surtout un très-grand, considéré comme sacré par les Betjouanas, et adoré comme le Dieu tutélaire de la fontaine. Deux Hottentots, au service des missionnaires, rencontrèrent ce serpent auprès de la fontaine; n'étant pas instruits de son inviolabilité, ils tentèrent de le tuer d'un coup de fusil, mais ils le manquèrent. Lorsqu'ils furent de retour, ils racontèrent leur aventure aux Betjouanas, qui leur dirent : « Vous êtes » bien heureux de l'avoir manqué, car si » vous l'eussiez tué, on ne vous aurait cer- » tainement pas manqué; vous auriez été » punis de mort, attendu que l'existence » de la fontaine dépend de la vie de ce ser- » pent, et que, si la fontaine venait à se ta- » rir, tous les troupeaux périraient de » soif. »

Il existe une grande disproportion entre le nombre des hommes et celui des fem-

mes; celles-ci forment une très-grande majorité. Cette circonstance a fait naître et perpétuer la polygamie, en même temps qu'elle retient les femmes dans une sorte de servilité. La population, au lieu de diminuer par les guerres, s'accroît chez les tribus victorieuses, du nombre des femmes ennemies qu'on emmène prisonnières, ainsi que les enfans en bas âge. Les prisonniers sont traités en esclaves; et comme leurs nouveaux maîtres n'ont pas toujours de quoi les nourrir, ils seraient souvent assez disposés à les vendre, s'ils ne craignaient pas de rétablir les forces de leurs ennemis. Voilà l'origine de la traite des esclaves; même les Betjouanas, sans connaître encore ce trafic infâme, semblent déjà deviner les avantages qu'ils pourraient retirer de la vente de leurs prisonniers. Ils demandèrent à l'auteur un mouton pour chacun d'eux, et offrirent en échange des enfans de dix ans.

L'extérieur et les occupations des maîtres et des esclaves, chez les Betjouanas, n'offrent pas cette différence frappante à

laquelle les regards d'un bourgeois du Cap sont accoutumés. Cependant, chaque famille, tant soit peu riche, possède des esclaves, et les enfans de ces esclaves suivent la condition de leurs parens.

Aussitôt qu'un jeune homme peut penser à s'établir, il emploie une partie de son bien à l'achat d'une femme; elle lui coûte ordinairement dix à douze bœufs; pour cette somme, le père lui cède tous ses droits sur sa fille, qui, de servante de ses parens qu'elle était, devient celle de son mari. La cérémonie du mariage se borne à un grand régal, suivi de danses. La première occupation de la nouvelle mariée est de bâtir une maison, pour la construction de laquelle elle doit elle-même abattre le bois nécessaire; quelquefois sa mère et ses sœurs l'aident dans ce travail. La construction d'une étable et tous les soins de l'agriculture font également partie des devoirs d'une femme; le mari va à la chasse, surveille les troupeaux, et traite les vaches. A la maison, les occupations de l'homme se bornent à préparer le cuir et

à coudre les habits pour lui et pour sa femme.

Quand le troupeau s'est accru en nombre, le Betjouana pense à augmenter sa famille en achetant une seconde femme; celle-ci est également obligée de bâtir une maison avec étable et jardin. Le mari demeure, selon que bon lui semble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre de ses femmes, sans que celle qu'il néglige en conçoive de la jalousie. Le nombre des femmes d'un homme, donne la mesure de ses richesses, car il a toujours autant de maisons et autant de troupeaux séparés que de femmes.

On se tromperait si l'on croyait les femmes betjouanaïses malheureuses; ce n'est pas la tyrannie des hommes, mais la force des circonstances qui les oblige de se charger des travaux qui nous paraissent étrangers au sexe le plus faible. Elles paraissent même plus gaies et plus contentes que les hommes. Quand on les rencontre, la bêche ou la hache à la main, on dirait qu'elles trouvent un grand plaisir dans les rudes

travaux pour lesquels ces instrumens leur servent ; elles sont très-curieuses, mais une pudeur, vraiment admirable chez des sauvages, leur inspire une certaine retenue vis-à-vis des étrangers. Elles sont très-fécondes, et un Betjouana, entouré de sa nombreuse famille, ne ressemble pas mal à un patriarche, tel que la Bible nous en offre le tableau. Pour achever la ressemblance, il faut ajouter que le sort des esclaves est en général assez doux, attendu qu'ils ne font que partager les travaux ruraux avec les femmes et les enfans de la maison. Néanmoins, les maîtres ont sur eux droit de vie et de mort, et il leur arrive quelquefois, dans un accès de colère, d'en faire usage.

Chaque tribu est gouvernée par un roi ou *Mourina*, dont la dignité est héréditaire, et passe après sa mort à son fils aîné. Son autorité est très-bornée quant à l'administration intérieure ; il ne donne point de lois, mais il punit de son auguste main, et selon son caprice, les délits les plus graves ; la punition ordinaire consiste à

être battu avec un instrument qu'on nomme dans la colonie *schambok* ; c'est une lisière de cuir de rhinocéros. Le roi exécute lui-même les jugemens qui portent peine de mort , mais ces cas sont fort rares ; la paix et la guerre dépendent entièrement de la volonté du roi ; ses fils , et surtout les héritiers présomptifs , lui servent d'ambassadeurs ; les hommes les plus considérés de sa tribu forment son conseil et sa société. On ne lui rend point d'honneurs apparens , mais un signe de lui suffit pour disperser la multitude ; on lui apporte en tribut la langue et la poitrine de chaque pièce de gibier. Les révolutions politiques paraissent moins fréquentes chez les Betjouanas que chez les Caffres.

Les armes des Betjouanas sont une espèce de *hassagayes* , peu différentes de celles des Caffres ; ils se servent encore d'une espèce de massue , appelée *kiri* ; ce sont de jeunes troncs d'arbre , longs de deux pieds et demi , et taillés de manière que le noyau de la racine forme la tête de la massue.

La première occasion des guerres est ordinairement, ou une contestation sur quelques pâturages, ou l'enlèvement de quelques bestiaux. On se prépare au combat en aiguisant les hassagayes, en se nourrissant de beaucoup de viandes, et en resserrant les alliances avec d'autres tribus.

Ils commencent le combat en lançant les hassagayes à une distance de quatre-vingt à cent pieds; chaque guerrier en porte douze, et, quand il s'en est servi, il ramasse celles que les ennemis, ou ses camarades tués, ont laissées sur le champ de bataille. Les combattans font continuellement des sauts à droite et à gauche; ils se couchent par terre, et se relèvent avec une agilité surprenante; ces mouvemens ont pour but de faire manquer les coups de l'adversaire. Après cette escarmouche, on s'approche, la mêlée commence, et les massues décident de la victoire, toujours suivie de l'enlèvement des bestiaux, des femmes et des enfans. Toutefois, avant de quitter le champ de bataille, les guerriers qui ont tué un ennemi, ont grand soin de

se munir d'une preuve authentique de leur prouesse, en coupant au cadavre de leur adversaire un morceau de chair, dont le nombril doit nécessairement faire partie, afin d'empêcher que plusieurs ne tirent avantage d'un seul cadavre; ces trophées à la main, ils retournent chez eux, et le soir de leur arrivée, on célèbre la fête triomphale. Chaque guerrier qui peut montrer un morceau de chair ennemie, entre dans un cercle dont un prêtre occupe le centre; ceux qui ne peuvent étaler un semblable trophée, sont obligés de rester dehors. Le prêtre allume un grand feu, autour duquel les vainqueurs s'asseoient; après quelques cérémonies mystérieuses, chacun prend son morceau de chair, le fait rôtir, et le dévore. La plupart assurent qu'ils ne participent qu'avec un certain dégoût à cet horrible festin; mais ils sont persuadés qu'en mangeant la chair de leurs ennemis, ils acquièrent une force surnaturelle. On peut juger de l'importance que les guerriers mettent à assister à ce festin, par le trait suivant. Une tribu de Hotten-

tots sauvages ayant été défaite par une troupe beaucoup plus nombreuse de Betjouanas, peu de guerriers purent obtenir le trophée tant désiré; l'un d'eux, furieux de ne pas être admis dans le cercle des vainqueurs, rentre un moment dans sa maison, tue un de ses esclaves, lui coupe un morceau de chair, et, cette dépouille à la main, revient se placer dans les rangs des triomphateurs.

Le festin terminé, le prêtre s'approche de chaque guerrier, et lui fait, en mémoire de cette journée, une profonde incision dans la cuisse, depuis la hanche jusqu'au genou. Ensuite, tous les guerriers dansent joyeusement ensemble jusqu'à l'aube du jour.

De vieux guerriers ont jusqu'à onze incisions sur la cuisse, et de jeunes gens de trente ans en ont cinq à six.

Le climat de cette contrée a deux avantages sur celui du Cap; les pluies d'orages sont plus fortes et plus fréquentes dans la saison chaude, l'hiver plus sec et plus froid; aussi tous les genres de culture y

réussissent mieux. Chaque Betjouana cultivée, à proximité de sa maison, le peu de végétaux dont il a besoin; et comme il reste toujours beaucoup de bonnes terres en friche, il n'y a jamais de dispute sur la propriété du terrain. C'est au mois de septembre que les femmes labourent la terre, en la remuant au moyen d'une pièce de bois ou de fer.

Le blé étant mûr, les Betjouanas coupent les épis et les égrènent en les roulant entre les mains; les grains, pétris dans un mortier de bois et cuits dans du lait, donnent une nourriture agréable. Ils pétrissent les fèves avant de les cuire; des melons d'eau desséchés, ainsi que les baies de plusieurs arbrisseaux, sont soigneusement réservés pour l'hiver.

Les pâturages, couverts d'une herbe plus abondante et plus succulente que dans la colonie, nourrissent de gras, de superbes troupeaux. Le bétail est de la même race que celui du Cap; un Betjouana met son orgueil à posséder un nombreux troupeau, d'une apparence uniforme. Quoiqu'ils

n'aient point de termes pour les nombres au-delà de dix, ils saisissent pourtant d'un seul coup-d'œil le nombre d'un immense troupeau, et s'aperçoivent tout de suite s'il y manque quelques pièces de bétail; ils ont peu de mouton, mais beaucoup de chèvres de l'espèce particulière à l'Afrique.

Les Betjouanas montrent beaucoup d'intelligence dans le métier de forgeron. Leurs instrumens sont des marteaux et des tenailles de la même forme que les nôtres, seulement un peu plus grossières; une grande pierre leur sert d'enclume; ils font du charbon du bois de mimosa, et, dans cette opération, ils emploient un appareil assez ingénieux pour entretenir une chaleur toujours égale au moyen d'un courant d'air. Un autre genre d'industrie est réservé pour les femmes, c'est la poterie. La même argile ferrugineuse, mêlée de mica, qui leur sert pour s'enduire le corps, est employée à fabriquer des pots qui ont une forme tout-à-fait hémisphérique, sans pieds, et qui sont très-forts, malgré leur peu d'épaisseur. Elles font même des cru-

ches qui ont le col très-étroit , et dans lesquelles le lait se conserve long-temps frais.

L'écorce de plusieurs arbres et les filamens de certaines espèces de jonc , leur fournissent de quoi faire des ficelles très-fortes ; l'art avec lequel ils taillent des figures sur leurs javelots , sur leurs cuillères et autres ustensiles de bois , prouvent qu'ils pourraient avoir quelques succès dans la sculpture.

La danse des Betjouanas ne mérite pas ce nom ; elle ne consiste guères que dans un mouvement violent de la tête et de la partie supérieure du corps , les pieds n'y ont que très-peu de part ; la musique est effrayante pour une oreille européenne. Il serait inutile de chercher parmi eux des monumens , on n'y trouve pas même des tombeaux. Les morts sont enterrés sans cérémonie , chacun dans son parc de bétail.

FAITS DÉTACHÉS.

Les parties de chasse des Anglais dans l'Inde.

Traduit de l'anglais par M. S. L.

LES parties de chasse que forment les Anglais dans le Bengale, sont fort agréables, surtout aux environs de la présidence du fort Guillaume, où la campagne est plus riante et le gibier de toute sorte plus abondant. Ces excursions commencent avec le mois de novembre et finissent avec celui de février : ce qui comprend un intervalle de quatre mois, pendant lesquels on jouit le plus souvent d'un air pur, d'un ciel sans nuage et d'une chaleur tempérée.

Le premier soin des personnes qui concertent entre elles de telles parties, est de choisir, dans le voisinage d'un bosquet et d'un ruisseau, une prairie où leurs tentes

et autres effets sont portés par des chameaux et des éléphants; elles se procurent aussi de petits charriots de campagne, dont le louage est peu coûteux, ainsi que celui des bœufs qui les traînent. L'officier commandant les troupes du district refuse rarement aux chasseurs une garde de cipayes, pour les protéger contre les bêtes féroces, qui abondent dans les cantons giboyeux, ou contre les attaques de brigands, plus féroces encore, qui, de temps en temps, se répandent dans les campagnes.

Les tentes des domestiques et celles des gardes sont dressées en dehors du cercle ou du carré que forment celles, beaucoup plus grandes, destinées à l'usage des maîtres. Chaque dame a sa *marquise*, divisée en deux ou trois pièces, dans l'une desquelles est son lit de camp; les deux autres lui servent de salon et de cabinet de toilette. Elle y foule des nattes ou des tapis, et ne craint ni la pluie ni la chaleur, étant garantie de l'une par une toile, qui sert de double toit à sa *marquise*, et de l'autre par le courant d'air établi entre

cette toile et la marquise , au-dessus de laquelle elle s'élève de deux pieds. Les *murailles* des marquises sont de toile des Indes mouchetée ou à carreaux, ou de tout autre dessin fort agréable , et les portes sont des claies ou tissus d'une herbe odoriférante qu'on arrose continuellement , si la chaleur devient insupportable , ce qui arrive rarement.

La société se pourvoit elle-même de vins de liqueur, et de tous les articles que l'Inde tire de l'Europe ; mais ceux du pays nécessaires à sa subsistance, lui sont fournis , à moins qu'elle ne soit établie auprès d'un village par des cantiniers, dont les maîtres-d'hôtel se font accompagner à cet effet.

Les hommes vont à cheval au rendez-vous, et les dames y sont portées dans des palanquins , ainsi que les femmes attachées à leur service; des voitures anglaises, ouvertes ou fermées, les y conduisent aussi quand le chemin le permet.

Les divertissemens des hommes commencent avec le jour : ils consistent à faire

lever et chasser le sanglier, le loup et la gazelle, le chevreuil, le *musc* et le *jackal*. Les sangliers se trouvent ordinairement dans les terres incultes, ou dans celles plantées en canne à sucre; on surprend les loups et les hyènes tapis, et guettant leur proie dès l'aube du jour, à l'extrémité des villes et des villages, ou bien s'en éloignant pour retourner, soit à leurs tanières dans les bois, soit aux trous qu'ils se creusent dans les ravines et sur les dunes. Le cochon, le chevreuil et le *mushdeer*, se cachent dans les herbes les plus hautes et les bruyères les plus épaisses. La gazelle et le gros gibier se tiennent errant dans les plaines.

Les bêtes féroces ne peuvent manquer d'infester un pays aussi giboyeux; les principales sont le tigre, le léopard, la panthère, le chat-tigre, l'ours, le loup, le jackal, le renard, l'hyène et le rhinocéros: les léopards sont de trois ou quatre espèces différentes.

Outre la chasse très-divertissante, mais souvent dangereuse de tous ces animaux,

les hommes s'amuseut à tirer la perdrix, le pigeon vert, la caille, le pluvier, le coq et la poule sauvage; le paon noir, blanc et gris; les cicognes de toutes couleurs; les poules d'eau, les oies, les canards sauvages, les sarcelles, les butors, les bécassines et autres oiseaux aquatiques, la plupart de forme extraordinaire et d'espèces inconnues, remarquables par l'éclat et la variété de leur plumage, et tellement nombreux qu'ils obscurcissent le ciel, quand une alarme soudaine les force d'abandonner la surface des rivières, des lacs et des étangs, dont ils couvrent et cachent entièrement les eaux.

La pêche à la ligne, et avec toutes sortes de filets, occupe une partie de la société; d'autres chassent au faucon des cygnes, des hérons, des grues et des lièvres. Parfois les dames prennent part aux amusemens du matin. Pour voir les chasses, elles montent de petits éléphans femelles (qui sont fort doux), chargés d'un siège, au-dessus duquel s'élève un dais entouré de rideaux; quelques-unes montent à cheval;

mais la plupart se font porter dans des palanquins , sous lesquels viennent se réfugier les oiseaux au moment de tomber sous la serre du faucon , et les jeunes renards serrés de près par les chiens.

Les armes que l'on emploie dans ces expéditions , sont des fusils de chasse , des pistolets d'arçon , des lances ou des piques légères , et de fortes javelines. Chaque maître se fait suivre d'un domestique , armé d'un sabre ou cimeterre , et d'une carabine à baïonnette , portant deux onces de balle , en cas de rencontre des tigres , des ours ou des bœufs sauvages. Quelques dames , dans l'équipage de Diane , armées d'un arc léger et d'un carquois , s'amuse à la chasse du petit gibier. On se sert de chiens d'arrêt , d'épagneuls , de lévriers persans et européens , et de bassets extrêmement féroces.

Le moment du plaisir le plus vif est celui où tous les cavaliers , domestiques , gardes et éléphans sont rangés sur une même ligne avec de petits pavillons blancs

élevés assez haut de distance en distance , afin d'empêcher qu'une partie de la ligne n'arrive avant l'autre ; ainsi , dans sa marche progressive et régulière , cette petite armée pousse devant elle tout le gibier dans une enceinte. Lorsqu'elle quitte un endroit fourré pour entrer dans une plaine rase , c'est un spectacle très-divertissant que de voir la quantité et la variété d'animaux qui , chassés de leurs retraites , essaient vainement d'en reprendre le chemin dès qu'ils se voient à découvert. Pendant le développement de cette scène , la déroute , la dispersion et le ravage occasionnés par les oiseleurs , les fauconniers et les chasseurs , peuvent à peine s'imaginer : ce n'est pas tout ; les enfans et les gens de la campagne , armés de bâtons et de fourches , prennent ou tuent les faons , les levrauts et les jeunes cochons sauvages qui , cherchant à regagner les bois , ont manqué , en chemin , de force ou d'agilité.

Il arrive souvent que les gens de la campagne s'adressent à quelques chasseurs opulens et renommés du voisinage , pour

les délivrer d'un tigre qui, en exerçant sa férocité sur les troupeaux et sur les bergers, a répandu l'alarme dans tout un district. Malgré les difficultés d'une pareille entreprise, elle est toujours tentée. Les chasseurs, aidés de quelques cipayes, viennent à bout de leur dessein, s'ils conduisent prudemment l'exécution ; et le signal de la destruction du plus terrible des animaux féroces, rassemble bientôt autour d'eux les villageois que la peur avait éloignés pendant la chasse; assurés par leurs propres yeux d'un exploit qu'ils croyaient à peine possible, ils font alors retentir les airs de leurs acclamations.

Mais si les chasseurs perdent cette présence d'esprit qui leur est si nécessaire; s'ils prolongent ou précipitent trop le combat; s'ils attaquent le tigre sans précaution, et au moment surtout où le bruit a exalté sa fureur, l'événement devient souvent funeste; l'animal, exaspéré, saisit, brise ou déchire tout ce qu'il peut atteindre, et commet des ravages qui n'ont d'autre terme que sa mort ou sa fuite.

Les Indiens s'adressent aussi aux Anglais pour la destruction des bœufs sauvages (le plus grand des animaux connus après l'éléphant) qui dévastent leurs cultures, ou bien pour celle des crocodiles, qui sont la terreur des riverains; cette chasse n'est pas aussi dangereuse que celle du tigre; car, si la peau de ces amphibies repousse la balle d'un fusil tiré à une distance ordinaire, elle n'est pas impénétrable à celle d'une carabine, ou de toute autre arme à feu d'un calibre supérieur.

Le son du tambour et un pavillon flottant au-dessus de la tente principale, donnent le signal des repas; celui du déjeuner est le plus agréable; les tables sont couvertes de mets français, anglais, italiens et hollandais. Le poisson y abonde, ainsi que les viandes froides, salées et fumées, etc.

La gaité des convives est stimulée par la présence des dames en négligé du matin. Elles portent toutes, des robes de superbe mousseline, qu'ornent et r'attachent des rubans d'une couleur tranchante; leurs cheveux tombent en boucles sur leurs

épaules , ou sont relevés en tresses sur leur tête; enfin , l'élégance et la fraîcheur de leur mise rehaussent l'éclat de leur beauté.

Après le déjeuner, des voitures de toutes les formes conduisent la société entière à la promenade; le but n'en est pas seulement de prendre l'air, mais aussi d'aller examiner quelque production curieuse de l'art ou de la nature; de visiter, soit une ville célèbre, soit une mosquée ou pagode renommée, soit un tombeau, une retraite de fakirs, un bois consacré par la vénération des bramines; on gravit au sommet de rochers escarpés, d'où la vue, s'étendant au loin, domine un vaste lac bordé d'une pelouse, dont la riante verdure se laisse apercevoir sous la voûte des palmiers qui l'ombragent et entretiennent sa fraîcheur. Cet arbre, dans l'Inde, est de trois espèces qui, toutes, n'ont de feuillage qu'à leur sommet : ils font l'ornement des lieux où ils s'élèvent, par l'élégance de leur tige et par la grâce avec laquelle leurs feuilles se recourbent en panache, imitant le chapiteau d'une colonne. Les quatre

espèces de palmiers qui croissent dans l'Inde, sont le dattier, le cocotier, le bétel et le palmier proprement dit.

Entre la promenade et le dîner, le temps est consacré aux divertissemens que le hasard ou le caprice font naître. Les uns jouent au palet, à la balle, au volant, d'autres nagent, sautent, franchissent des barrières ou des palissades; ceux-ci tirent au blanc; ceux-là se disputent à cheval le prix de la course.

C'est un fait extraordinaire, mais vrai, que l'espèce de charme exercé par le tigre et les autres animaux de la même famille sur les espèces les plus faibles et les plus timides. Le cerf l'éprouve particulièrement. Dès qu'il aperçoit un tigre, il s'arrête, et, les yeux fixés sur le féroce animal, il attend tranquillement son approche. Le tigre s'avance peu à peu, en suivant une direction oblique, jusqu'au moment de saisir la pauvre bête, que son seul aspect a privée, par une sorte d'enchantement, de la souplesse et de l'agilité qui l'auraient soustraite à ses poursuites. Le tigre ne peut

courir ni vite ni long-temps, surtout le tigre *royal*; il a le regard vif, fier et farouche; néanmoins des flambeaux allumés et le son d'un petit tambour suffisent pour le mettre en fuite.

Partout où les tigres rôdent et séjournent, on voit d'innombrables oiseaux qui jettent des cris comme pour donner l'alarme. La façon dont cet animal exerce sur le paon la *fascination* est surtout remarquable. A la vue d'un tigre, le paon marche droit à lui, et commence à se *carrer* ou panader, en agitant ses ailes; puis toutes ses plumes tremblent, et sa queue déployée se hérisse. Les oiseleurs tirent parti de cette espèce d'enchantement; ils s'avancent, portant un châssis qui les cache, et sur lequel est tendue une toile où l'on a peint un tigre, et ils ajustent d'aussi près qu'ils le veulent, par un trou pratiqué exprès dans le châssis, les oiseaux rassemblés et immobiles autour d'eux. Un seul tigre produit cet effet sur le vol de paons le plus nombreux.

Revenons maintenant aux chasseurs.

Dans l'intervalle des deux premiers repas, les dames se promènent ou s'exercent dans les vergers à tirer de l'arc; d'autres, restées dans leurs tentes, font de la musique, dessinent ou se font faire la lecture.

A l'issue du dîner, tout le monde se renferme pour se livrer au sommeil que provoque, ou la chaleur de l'atmosphère, ou la fatigue des exercices du matin. Après cette *sieste*, des voitures ou de légers canots (si l'on est près d'une rivière ou d'un lac) reçoivent la société, qui va respirer l'air balsamique du soir.

Le crépuscule étant très-court entre les tropiques, la nuit succède promptement au coucher du soleil; alors les cartes et les dés forment une partie des amusemens de la soirée. Des joueurs de gobelets et des sauteurs trouvent aussi des amateurs, et l'on arrive, sans s'en apercevoir, à l'heure du souper.

Ces parties de plaisir durent, avec quelque différence dans les détails, quinze ou vingt jours; et l'instant où elles finissent

est toujours marqué par des regrets qui excitent à les renouveler.

Cependant une société de chasseurs s'expose à de très-grands dangers, comme on peut en juger par le fait suivant :

Quelques Anglais étant allés à la chasse de bécassines, dans le voisinage de *Dumdum*, rencontrèrent inopinément un tigre royal. Cet animal se saisit aussitôt de la personne qui était le plus à sa portée, et la tua sur-le-champ. Le malheureux, qui était un domestique indien, n'eut pas même le temps de se servir du fusil dont il était armé.

Les chasseurs ne s'éloignèrent point du théâtre de cette catastrophe, sans tenter d'arracher leur infortuné compagnon des dents du monstre ; tous déchargèrent leurs fusils sur le tigre, mais sans pouvoir lui envoyer que du menu plomb qui ne lui fit aucun mal ; il continua de dévorer sa proie jusqu'à ce que les chasseurs fussent parvenus à réunir un assez grand nombre d'Indiens, qui, par leurs cris et le bruit

de leurs tambours, réussirent enfin à le chasser.

La nouvelle de ce funeste accident fut transmise aussitôt à quelques chasseurs hardis de Calcutta et des environs; ils se réunirent et s'avancèrent montés sur des éléphants vers le lieu qu'on leur avait indiqué.

Ils ne tardèrent pas à se trouver en présence de l'animal féroce, qui se vautrait alors dans le sang de sa victime; ils commencèrent l'attaque, mais, au lieu de se retirer, le tigre fit un saut en avant, et s'attacha à l'un des éléphants; le cornac toutefois n'en fut pas épouvanté; et, du crochet qu'il tenait à la main, frappant avec force le tigre dans une partie sensible, il le contraignit de lâcher sa proie. On lui tira plusieurs coups de fusil dont plusieurs l'atteignirent, mais sans le blesser grièvement. Sa fureur était parvenue à un degré qu'il est impossible de décrire et de concevoir; il courait çà et là, et s'acharnait sur tout ce qui se présentait à sa portée; enfin, un chasseur célèbre par son courage et son

adresse, s'avançant avec intrépidité sur ce féroce animal, le cloua de sa lance à la terre, où il expira sur-le-champ.

*Description du Lac de Cirkniz, dans la Carniole, par M. Depping.**

Parmi les nombreuses curiosités naturelles de la Carniole, le lac de Cirkniz mérite, sans contredit, une des premières places, surtout à cause du phénomène singulier qu'il présente. Voici d'abord sa position : éloigné de six milles de la ville de Laybach, ce lac est bordé vers le nord par des rochers d'un aspect sauvage et effrayant, dominés par l'*Yavornig*, haute montagne couverte de forêts épaisses de sapins et d'autres arbres. Ces rochers et ces arbres donnent à toute la contrée l'air d'un désert affreux, et inspirent d'abord au voyageur un sentiment de frayeur; cependant, en tournant ses regards du côté de l'est, il aperçoit un changement dans la nature de la contrée; le sol y est mieux cultivé; des villages épars çà et là au mi-

lieu des campagnes fertiles, offrent un coup-d'œil agréable; ce tableau riant, la vaste nappe des eaux du lac et le rideau de montagnes qui le bordent du côté opposé, forment un ensemble très-pittoresque.

Le lac a deux bonnes lieues de longueur dans la direction de l'est à l'ouest, et une lieue de largeur depuis l'extrémité septentrionale jusqu'à celle du sud. La profondeur n'en est pas la même dans tous les endroits, et varie de la mesure d'une à quatre toise : trois îles s'élèvent du sein de ses eaux; la première, appelée *Vorneh*, est assez considérable pour porter un village entier avec une église: assise sur une butte, de belles terres labourées, des prairies et des vergers font de cette île un séjour délicieux. Les deux autres sont moins considérables, et portent toutes deux le nom de *Goritza*; l'une avec le surnom de *Vetka*, l'autre avec celui de *Mata*; deux mots qui, dans le dialecte du pays, signifient *la grande* et *la petite*. On voit en outre une langue de terre, du nom de

Dornoschek, s'avancer fort loin dans le lac, et former une grande presqu'île, qui n'est séparée de l'île de Vornek que par un détroit de peu de largeur. Huit ruisseaux viennent apporter au lac le tribut de leurs eaux, sans cependant l'agrandir, comme on le verra tout-à-l'heure; ceux de *Cirkniz* et d'*Oberg* en sont les plus considérables.

Comme, dans ce vaste bassin, les eaux n'ont point d'écoulement, elles se retirent par deux ouvertures qui, creusées par la main de la nature dans toute l'épaisseur du roc, et formant des espèces de canaux ou acqueducs, les conduisent par le milieu de la montagne, et les font sortir, de l'autre côté, à la grotte de Saint-Cautien. Ces deux ouvertures sont au niveau du lac, et on les connaît dans le pays sous le nom de *Mala* et *Vetka Karlouza*.

Mais outre ces deux cavités, il y en a au fond du lac dix-huit autres qui, quelquefois, donnent une retraite aux eaux, et font disparaître le lac en entier : c'est là ce qui constitue le phénomène remarquable dont il est question ici.

Lorsque le lac commence à disparaître, les eaux s'engouffrent d'abord dans l'ouverture appelée *Kamine*, et disparaissent peu à peu, de manière à ce qu'au bout de cinq jours le fond du lac se montre autour de ce gouffre; au bout de cinq autres jours on en voit autant autour de l'ouverture nommé *Vodonos*. Il en faut cinq autres pour faire disparaître l'eau autour du trou de *Keschetto*; deux autres trous, ceux de *Koten* et de *Levische*, se vident pareillement et nécessairement au bout de cinq jours. Ainsi, la retraite totale du lac se fait en vingt-cinq jours, à la fin desquels le fond en est sec, et offre, au lieu d'une nappe d'eau, un terrain fertile très-propre à la culture. Dès-lors on commence à le labourer et à le semer. Une nouvelle végétation couvre bientôt ce lieu; trois mois après, les paysans y récoltent du foin et du millet, et chassent du gibier là où peu auparavant il n'y avait d'êtres vivans que des poissons.

C'est ordinairement au bout de quatre mois que le lac se remplit de nouveau.

On voit d'abord l'eau s'élever avec vigueur de différentes ouvertures, à une hauteur de deux à six toises; puis, dans un espace très-court, remplir tout le bassin; et quoi-qu'il lui faille vingt-cinq jours pour disparaître, il n'emploie que vingt-quatre heures pour reparaître entièrement.

L'époque de la retraite de ce lac n'est point réglée. On a des exemples qu'il a disparu et reparu trois fois dans l'espace d'un an. Il s'est passé des années où il ne s'est point retiré; mais on n'a jamais observé que son absence ait été de plus de quatre mois; le plus souvent, il se retire à la fin de juin ou au milieu de juillet.

Le moment de son départ est une véritable fête pour les habitans des environs, à cause de la belle pêche qu'il promet. Aussôt que l'on remarque, à certaines pierres, que les eaux commencent à baisser, on donne dans les hameaux adjacens le signal, par le son de la cloche; à l'instant on voit accourir jeunes et vieux, hommes et femmes, tous munis d'un filet attaché à une longue perche. On se

presse d'autant plus, que la pêche, dans ce lac, étant défendue pendant le reste de l'année; on n'a que le moment de son départ pour en profiter; et les pêcheurs de ce pays savent, par expérience, qu'un retard de quelques heures peut faire manquer entièrement la pêche autour des ouvertures du lac, parce que les poissons, en suivant le courant rapide de l'eau qui s'engouffre avec une grande impétuosité et avec beaucoup de fracas, sont déjà partis quand l'eau n'a plus que deux toises de profondeur. Il n'est pas permis indistinctement à tout le monde d'y pêcher. Chacune des dix-huit ouvertures du lac appartient à un maître privilégié; souvent il y en a, pour une seule ouverture, plusieurs qui ont le droit de jeter le filet chacun à son tour. Quelques propriétaires permettent, pour une légère rétribution, de le jeter un certain nombre de fois. Ce n'est que lorsque tous les privilégiés ont remporté leur part du poisson, qu'il est permis aux pauvres et à tous ceux qui se présentent, de fouiller dans le limon, qui souvent recèle

encore d'assez gros poissons. Quelques pêcheurs descendent dans l'intérieur des cavités, et y continuent leur pêche; mais souvent ils sont forcés d'y renoncer, à cause des écrevisses et des sangsues qui viennent en foule attaquer les jambes nues de ces ravisseurs de leur paisible retraite. Parmi les poissons du lac de Cirkniz, les brochets sont les plus nombreux; il y en a de dix, vingt, trente et quarante livres, et quelquefois même d'un plus grand poids.

Le lac de Cirkniz renferme des poissons énormes et en grand nombre, surtout lorsque les eaux sont restées long-temps sans se retirer. En 1655, lorsque le lac disparut pour la première fois, après cinq ans de repos, l'ouverture de Keschetto seule fournit au premier pêcheur vingt-un charriots de poissons; au second dix-sept, et au troisième neuf. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le tonnerre tombe quelquefois dans le lac, et tue un grand nombre de ses habitans; on fait revenir ceux qui ne sont qu'engourdis, en les mettant sur-le-

champ dans de l'eau fraîche. On a plusieurs fois trouvé dans le ventre des brochets de ce lac des canards sauvages, qui sont très-communs dans les environs; ils sortent même en foule des cavités du roc à l'approche d'un orage, et se répandent dans la campagne, où ils ne tardent pas à devenir la proie des paysans. Ceux-ci les guettent à l'entrée de ces cavités, et les tuent souvent à coups de bague; ce qui est d'autant plus facile, que les canards, en paraissant pour la première fois au jour, en sont tellement éblouis, qu'ils ne voient rien dans le premier instant. Il sont très-gras et d'une couleur noire. Il est évident que ces animaux viennent de quelques lacs renfermés dans l'intérieur de ces rochers, puisqu'on a même trouvé des herbes et de petits poissons dans leur estomac; et c'est là ce qui explique naturellement le phénomène du lac de Cirkniz. En effet, la vaste chaîne des montagnes qui, sous le nom des *Alpes de Carniole*, traversent ce pays depuis la Dalmatie jusqu'en Carinthie, n'est qu'un énorme banc cal-

caire percé d'outre en outre d'un nombre immense de grottes. Dans plusieurs de ces cavités, l'eau des pluies et des neiges trouve de vastes réservoirs où elle s'accumule souvent pour se répandre dans d'autres cavités, par des canaux de communication qui ne sont pas rares dans ces rochers calcaires. Il y a donc toute apparence que les cinq grandes cavités qu'on remarque au fond du lac de Cirkniz, communiquent avec cinq lacs ou réservoirs d'eau qui se trouvent dans l'intérieur de la montagne; or, du moment que l'eau baisse considérablement dans ces lacs souterrains, les canaux qui les joignent au lac de Cirkniz font la fonction de siphons, et soutirent, l'un après l'autre, toutes les eaux, pour les faire passer dans les cavernes des rochers. Mais lorsque, par d'autres voies, l'eau des pluies ou des neiges y arrive en abondance, les mêmes siphons forcent la masse d'eau de retourner et de se jeter dans le lac. Ce phénomène est donc au fond le même que celui que présentent toutes les sources qu'on appelle intermittentes; phénomène

dont les causes ont été développées dans plusieurs ouvrages.

La superstition, fruit de l'ignorance, ne voit dans ce phénomène naturel qu'un objet de frayeur, et les gens des environs font aux voyageurs, au sujet de ce lac, mille contes, plus extravagans les uns que les autres; on a même donné à une cavité du rocher sur le bord de l'eau, le nom de *trou des sorcières*; parce que dans les siècles précédens, on s'imaginait tout de bon que les sorcières s'y rassemblaient de temps à autre pour faire leur sabbat; aussi, parfois, faisait-on brûler de prétendues sorcières qu'on trouvait en ce lieu. Aujourd'hui, heureusement, ce ne sont plus des sorcières qu'on poursuit dans les cavités de la montagne; les chasseurs y recherchent avec une ardeur peut-être égale à celle des ennemis de la magie, d'excellens pigeons sauvages qui s'y réfugient en grand nombre, surtout pendant la froide saison. Cette chasse est, en général, très-heureuse dans toute la partie montagneuse de la

Carniole, où l'on connaît ces cavités sous le nom de *trous de pigeons*.

Description de l'île de Timor, par M. W. Van Hogendorp; traduit du Hollandais par M. Depping.

Les Hollandais qui, dans les siècles précédens et jusqu'au milieu du dix-huitième, ont étendu les possessions de la compagnie des Indes orientales, se sont contentés de se conformer aux instructions de leurs supérieurs, et d'établir seulement le long des côtes où ils abordaient avec leurs vaisseaux, quelques places fortes pour y effectuer l'échange de leur marchandises contre les productions précieuses que la nature a prodiguées avec tant de libéralité aux pays d'Orient. Ils ne pénétraient dans l'intérieur des terres qu'autant qu'ils le jugeaient utile pour leur commerce, et se souciaient fort peu de prendre des informations touchant les mœurs, les usages, la forme du gouvernement, la religion et l'histoire naturelle de ces contrées; en un

mot; tout ce qui n'avait pas un rapport direct au but de leur expédition, leur était absolument indifférent.

Voilà pourquoi on n'a vu paraître aucune histoire complète des contrées où la compagnie s'est établie. Les notions suivantes sur l'île Timor, ont été fournies par une personne, qui ayant passé plusieurs années dans cette île pour le compte de la compagnie, n'a épargné aucune peine pour examiner tout par elle-même, et trouver la vérité.

L'île de Timor a 75 milles de long sur 16 à 17 de large; de tous les côtés, elle est entourée de rochers escarpés et de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts. L'accès en est très-difficile pour les grands vaisseaux.

Depuis le mois de mai jusqu'en novembre, les nombreux vents d'est qui y soufflent à cette époque y produisent une forte chaleur et une très-grande sécheresse; si, de temps à autres, on y voit le sol humide, c'est l'effet d'une rosée plutôt que de la pluie. Mais depuis novembre

jusqu'en mars, de grosses averses inondent cette île. De temps à autre on y ressent des tremblemens de terre, qui, pour la plupart ne sont pas dangereux.

L'île de Timor n'est pas, à beaucoup près, aussi peuplée qu'elle devrait l'être d'après son étendue; il faut en attribuer la cause à l'exportation considérable des esclaves, et à la petite vérole qui enlève à peu près le quart des habitans.

Tout le terrain de l'île de Timor ne forme qu'une suite continuelle de hautes montagnes couvertes de bois et séparées les unes des autres par de profondes vallées ce qui rend le passage à travers ce pays extrêmement difficile; on ne trouve des plaines qu'auprès de la mer, et encore sont-elles de peu d'étendue. Le sol y est partout très-stérile et rempli d'une espèce de petites pierres. On y trouve aussi beaucoup de petites élévations sur lesquelles ne poussent ni arbres ni herbes, et qui ne sont composées que d'une terre blanche comme la craie, ou rougeâtre, et entremêlée de terre glaise.

Il n'y a aucun grand fleuve, mais beaucoup de rivières, dont les eaux, à l'exception de la rivière de *Coupang*, sont malsaines à boire. La plupart charrient de l'or. Les insulaires savent rassembler les parcelles de ce métal par le moyen de grandes pierres spongieuses ou creuses, qui, opposés au courant, retiennent la poudre et les petites pierres où l'or est renfermé.

Il y a des mines d'or et de cuivre. Les mines d'or sont abandonnées, par une crainte qui a saisi les insulaires à l'occasion d'un accident causé par l'imprudence et le manque de connaissances des entrepreneurs, un éboulement de terre ayant enseveli sous les voûtes des mines tous les ouvriers qui y travaillaient. Depuis ce temps, ils s'imaginent qu'il y a des êtres, sous terre, qui se vengent de ceux qui viennent toucher à leur trésor.

Il faut mettre au premier rang des productions naturelles de cette île le bois de *sandal*, dont on fait un très-grand trafic. Ce bois ne croît que dans la partie méridi-

dionale; on en exporte annuellement cinq à six mille quintaux.

C'est dans la partie de l'île qui fournit ce bois de sandal, que l'on fait aussi d'abondantes récoltes de cire. Les abeilles y font leurs ruches sur les branches des grands arbres, sur lesquels les insulaires grimpent par le moyen de longs bambous dont ils se servent en guise d'échelles pour parvenir aux ruches et pour en prendre la cire, ainsi que les jeunes abeilles qui sont encore dans leurs nids, et qu'ils regardent comme un mets des plus friands.

Les bambous poussent dans l'île de Timor en si grande quantité, qu'ils forment des forêts presque impénétrables. En quelques endroits on trouve des muscadiers sauvages, mais dont les fruits n'ont aucune odeur. Timor produit aussi une grande quantité d'herbes utiles à la guérison des maux qui affligent l'humanité, et qui sont douées de qualités si étonnantes, qu'elles semblent tenir du miracle; le fait suivant en est la preuve :

Un esclave, en tombant du haut d'un,

arbre, s'était cassé un bras; il fut soigné par des chirurgiens européens, lesquels, voyant que le troisième jour du pansement la gangrène commençait à attaquer la partie lésée, résolurent de l'amputer le lendemain. Au moment de l'opération, ils s'aperçurent que la gangrène avait déjà gagné l'épaule; et croyant qu'il n'y avait plus de remède, ils abandonnèrent le malade à sa malheureuse destinée. Son maître le confia alors aux soins d'une femme indigène, célèbre par les connaissances qu'elle avait des plantes. Cette femme fit sur-le-champ bouillir quelques herbes fraîches, et les posa sur le bras de l'esclave. Au bout de quelques jours, ce bras tomba, et la partie gangrenée se rétablit dans son premier état, sans que le malade éprouvât le moindre accident.

Les Timoriens sont en général forts et bien faits; quelques-uns sont d'un teint noirâtre, d'autres sont plus blancs, et d'autres encore d'une couleur de cuivre. Ces derniers ont les cheveux roux, tandis que les premiers les ont noirs et très-frisés.

Presque tous les habitans, hommes et femmes, ont le nez écrasé, ce qui les défigure beaucoup; ils ont d'ailleurs le pied large et tortu.

Tous les habitans de l'île ont adopté le christianisme, dont ils observent les cérémonies. Les rois et les chefs, avant de faire baptiser leurs enfans, font d'abord des sacrifices, et examinent soigneusement les entrailles des victimes, pour savoir si cette démarche pourra porter atteinte à la prospérité de la maison royale ou de leur empire; ordinairement ils ne font point baptiser leurs fils aînés destinés à leur succéder.

Les Timoriens sont menteurs, superstitieux, inconstans, et aussi stupides qu'ignorans. Quand ils sont en guerre, ils n'en viennent point aux mains, ils se contentent de combattre de loin; et lorsqu'ils voient tomber deux ou trois des leurs, ils prennent tous la fuite; le vainqueur, au lieu de les suivre, s'occupe à couper les têtes des morts, et les emporte chez lui pour les suspendre dans sa cabane, comme des tro-

phées de sa valeur. De telles guerres durent peu de temps; elles se terminent ordinairement par un traité, d'après lequel les parties paient l'une à l'autre une petite quantité d'or et de buffles.

L'habillement des Timoriens est très-simple; il se compose d'une ou deux pièces de toile blanche, avec une bordure rouge; les riches en font broder en fleurs les deux extrémités; ce sont les femmes qui appréhendent cette étoffe de fil et coton. Les personnes de haut rang portent sur elles de grands morceaux de toile peinte, et deux ou trois mouchoirs autour de la tête; en temps de guerre, quelques uns y mettent des plumets composés de plumes d'oiseaux singuliers. Leur plus grande parure consiste en des plaques d'or et d'argent; des colliers de coraux d'un grand prix, et des bracelets d'or, ou d'une espèce de coquille qui imite l'ivoire; les rois et les grands placent aussi sur leur tête, un morceau d'or en forme de demi-lune; mais ils ne se parent de cet ornement que dans les grandes solennités.

Les femmes des grands se montrent en public très-rarement; elles se font remarquer par des bracelets d'or et d'argent; par des colliers de coraux et par des fils de cuivre, dont elles entourent leurs bras et leurs jambes; plus elles se distinguent par leur rang et leur naissance, plus ces fils sont long et lourds. Presque toutes les parties de leur corps sont marquées de petits points noirs en forme de fleurs, qu'elles font avec un instrument pointu, trempé dans le fruit de l'indigo; cette liqueur produit sur la peau une tache qui ne peut jamais être effacée.

Les Rois et beaucoup de grands, font couvrir leurs dent antérieures avec de l'or: c'est un procédé dans lequel les Timoriens sont très-habiles.

A Timor, les plus grandes richesses consistent en bétail, en esclaves et en or. Les insulaires font usage de ce métal dans toutes leurs négociations, et il est rare qu'ils en entament une sans que l'or en soit la condition préliminaire. D'un autre côté, ils n'entreprennent rien avant d'avoir

sacrifié un buffle, un cochon ou une poule, selon l'importance de l'entreprise, afin de se rendre favorables les génies malfaisans, et pour savoir si leurs affaires auront du succès.

Les Timoriens habitent des cabanes qui reposent sur quatre poteaux, et dont le toit, terminé en pointe, est couvert de chaume. Il n'y a point de fenêtre, seulement une porte très-large, mais si basse, qu'on ne peut y passer qu'en rampant. Dans chaque peuplade, on voit auprès de l'habitation du Roi ou du chef, une grande cabane ou échoppe qui n'est fermée que par en-haut; tout autour de cette maison sont suspendues les cornes et les mâchoires des bêtes fauves qu'on a sacrifiées, et en dedans, les crânes des ennemis tués à la guerre. Plus il y en a, plus on acquiert de réputation et d'estime. Cette cabane sert aussi de salle d'assemblée. La demeure du Roi est ordinairement entourée d'un mur de pierres, bâti sans chaux et sans mortier; mais en temps de guerre, on recouvre ce mur d'épines et de pointes,

pour empêcher une attaque de la part des ennemis. Les Timoriens n'ont pas le moindre meuble dans leur cabane, à l'exception de quelques jattes de faïence qu'ils achètent aux Européens, et de quelques pots de terre qu'ils fabriquent eux-mêmes. L'art de l'agriculture est en général ignoré chez eux; ils ne connaissent pas même l'usage de la charrue. Quand la saison des pluies arrive, ils conduisent l'eau par quelques fossés dans le champ qu'ils veulent ensemençer; et lorsqu'il est bien arrosé, ils y font courir une grande quantité de buffles du Roi, pour que ces animaux foulent la terre avec leurs pieds; ensuite, ils divisent leur champ en diverses portions, qu'ils mettent de niveau.

Lorsqu'un Roi, ou quelqu'un de sa maison, tombe malade, on en attribue la cause à quelque malheureux, accusé d'avoir usé de la magie. On le condamne à l'esclavage, et on le jette en prison; puis on tue un grand nombre d'animaux, qu'on sacrifie aux mauvais génies, pour empêcher leur influence. Il est à remarquer que

les Timoriens, dans toutes leurs offrandes, ne sacrifient que les choses qu'ils ne peuvent manger, telles que les cornes, les oreilles, la queue, les pieds, etc., etc.; le reste est distribué parmi les amis et voisins qui assistent au sacrifice.

Dans cet intervalle, le malade prend des médecines composées de plantes indigènes; si elles ne produisent point d'effet, et qu'il meure, la confusion est générale et tous les sujets du défunt sont obligés de se faire raser la tête.

Il ne règne aucun goût dans les divertissemens des Timoriens. Pendant des nuits entières, ils s'amuseut à danser en rond et à chanter en même temps des chansons dont le refrain est continuellement le mot *tona, tona*. Ils terminent cette fête par un cri général.

*Extrait de la relation d'un voyage
dans la Baie d'Hudson, par Thomas
M'Keevor.*

LORD Selkirk, chargé par le gouvernement anglais d'établir une colonie sur la rivière Rouge, était parti du port de Sligo, en Irlande, le 24 juin 1812, et avait passé le détroit de Davis, le 12 juillet suivant.

La rigueur du froid, un air nébuleux, annonçaient depuis deux jours l'approche des glaces; le capitaine donna l'ordre de préparer tout ce qui pouvait en prévenir les dangers. Les brouillards étaient si épais qu'il fut impossible de reconnaître exactement où le vaisseau naviguait avant le 17, qu'on découvrit l'île de la Résolution, au nord de l'entrée du détroit d'Hudson. Cette île, qui offre une circonférence de soixante milles, ne présente partout qu'un sol stérile, couvert de neige et de verglas, et bordé de sombre rochers, battus par les vagues.

En s'éloignant de ces côtes, le vaisseau

se trouva au milieu de glaces flottantes ; mais bientôt il porta droit sur une immense montagne de glace. A cette vue, l'équipage, frappé de terreur, se précipita sur le pont. Les cris des matelots, le craquement des cordages, l'aspect de cette redoutable montagne, dont on s'approchait rapidement, malgré tous les efforts de la manœuvre pour l'éviter, formaient un ensemble effrayant. On allait périr, le bâtiment n'était plus qu'à dix verges de la montagne, quand une bise légère, s'élevant tout-à-coup, les voiles s'enflèrent et rendirent à temps la manœuvre praticable. Les jours suivans ne furent pas plus gais, l'épaisseur du brouillard, la violence des vents, exposèrent continuellement le bâtiment à des chocs terribles, qui l'endommagèrent considérablement.

Il faisait eau partout, les variations de la boussole empêchaient de s'assurer de la direction que l'on suivait, lorsqu'enfin le 19, le ciel s'épura, et ses premiers rayons, en apportant la joie dans le cœur des compagnons de lord Selkirk, éclaira leur réu-

nion avec l'équipage de deux vaisseaux de la compagnie d'Hudson, qu'ils avaient rencontrés dans les premiers jours de leur navigation.

Du thé, des rafraichissemens, des danses aux sons aigres d'une flûte écossaise, célébrèrent cette réunion, et les voyageurs, dans cette soirée agréable, que termina un bon souper, oublièrent les fatigues et les dangers des jours précédens.

« Nous nous séparâmes, dit l'auteur, à deux heures du matin; la lune venait de sortir d'un amas de nuages sombres, le ciel brillait du plus vif éclat, nous étions environnés d'un horizon hérissé d'îles de glaces, dont les sommets se perdaient dans les airs; le plus profond silence régnait partout, mais ce serait en vain qu'on tenterait de décrire une pareille scène, la langue la plus riche serait trop pauvre pour peindre la variété infinie de formes et de couleurs que la nature déploie en de telles circonstances. »

Le temps resta beau le 20 et ils s'amar-
rèrent à une montagne de glace de trois

cents pieds d'élévation. « Etant maintenant tranquilles, dit l'auteur, nous eûmes plus de loisir et plus de goût pour contempler le grand spectacle qui nous environnait. Ce qui d'abord frappe le voyageur, ce sont les formes imposantes, aussi bien que régulières, que la glace affecte dans ces contrées. Plusieurs de ces énormes masses ressembraient entièrement à une ancienne abbaye, avec des portes et des croisées ceintrées, accompagnées de tous les riches enjolivemens de l'architecture gothique, tandis que d'autres offraient un temple grec, soutenu par des colonnes azurées imitant, à une certaine distance, le granit le plus pur. Leur existence est le produit des siècles; chaque année, la neige et la pluie qui se congèlent subitement, ajoutent bien au-delà des pertes occasionnées par l'action du soleil, de sorte que leur accroissement est successif.

• Quelques-unes de ces îles sont fixes; d'autres, plus petites, qu'on nomme *montagnes flottantes*, se meuvent lentement et majestueusement en refroidissant l'at-

mosphère dans un rayon de plusieurs milles, jusqu'à ce que, portées à des latitudes plus méridionales, elles se dissolvent graduellement dans l'Océan.

• On nomme *champ de glace* une nappe gelée, d'une étendue considérable; on affirme en avoir vu sur lesquelles une voiture aurait pu rouler cent milles sans rencontrer d'obstacles. Quand deux masses semblables se rencontrent, leur choc est accompagné d'un bruit qui ne permet pas au navigateur d'entendre autre chose.

• Durant les mois d'été, ces montagnes s'écroulent souvent avec une détonation épouvantable. A cette époque il est dangereux d'en approcher, comme nous l'avons appris par notre propre expérience.

• Un matin je m'embarquai dans le petit canot avec quelques hommes de l'équipage, pour dégager le vaisseau d'une de ces montagnes de glace. L'île était si haute, que son sommet avançait considérablement en forme d'arc au-dessus du mât de hune. Pour arriver plutôt à cette partie de l'île où l'ancre était attachée, il

fallut passer sous une pointe en saillie très-évasée. A peine fûmes-nous en chemin , qu'une forte détonation, semblable à des coups de canons, nous annonça qu'une partie de l'île allait s'écrouler. Tout le monde fut dans la plus grande alarme. Le maître d'équipage donna l'ordre de pousser promptement au large; mais avant que nous fussions entièrement hors d'atteinte, le flanc de la montagne se détacha avec le fracas du tonnerre, et nous fûmes à l'instant enfoncés dans le gouffre entr'ouvert, sans espoir d'en revenir; cependant, en peu de secondes, notre petit canot surgit triomphant sur l'onde écumeuse. Après l'avoir déchargé des morceaux de glace qui y étaient entrés, nous nous dirigeâmes vers le vaisseau, où nous fûmes accueillis comme si nous revenions du tombeau. Nous en fûmes quittes pour changer de vêtemens.

» Le 25, un homme du quart aperçut à quelque distance du vaisseau, une ourse blanche avec deux petits oursons. Le capitaine ordonna aussitôt de mettre le canot

à la mer, et d'apprêter les armes. Quelques passagers s'y embarquèrent. Nous nous plaçâmes tous par-dessus le pont, en attendant avec inquiétude le moment du combat; une scène touchante le remplaça : l'ourse mère en voyant les chasseurs approcher, poussa des cris douloureux, et enlaça ses petits dans ses pattes de devant : regardant tantôt l'un, tantôt l'autre; elle répéta plusieurs fois le même cri plaintif. A l'approche du canot, elle les mit sur son dos, plongea sous l'eau et ne reparut qu'à une distance considérable; elle répéta plusieurs fois cette manœuvre, ne revenant sur la glace que pour se reposer. Les chasseurs justement émus de ce spectacle, revinrent à bord sans décharger leurs armes. La pauvre ourse, toutefois ne fut pas tranquille : elle se retira sur un glaçon isolé, enlaça de nouveau ses petits avec la plus grande tendresse, et continua ses cris déchirans.

» Au bout de dix minutes environ, une autre troupe de chasseurs, moins sensibles que les premiers, se mirent à sa pour-

suite. Quand ils s'en furent approchés à la portée du fusil, ils tirèrent tous à la fois. La mère avait si bien couvert ses petits, qu'elle fut seule atteinte; mais, quoique mortellement blessée, elle ne les quitta point. Il semblait que les liens qui l'unissaient à eux ne dussent pas se rompre. En les regardant alternativement, elle renouvelait encore par intervalle ses cris douloureux, mais d'une manière bien plus faible. Enfin, ses forces l'abandonnant avec le sang qui coulait de sa blessure, elle jeta un dernier regard sur ses petits, poussa un gémissement convulsif, baissa la tête et expira.

« Il ne fut pas difficile de prendre les petits, mais il le fut de les arracher de dessus leur mère. Ils ne lâchèrent pas même prise pendant qu'on la hissait le long du bâtiment. Séparés enfin d'elle, ils poussèrent de longs hurlemens, jusqu'au moment où on leur apporta sa peau; ils y posèrent aussitôt leurs têtes, et se mirent à grogner d'une manière fort touchante.

» Lorsqu'il n'a point de petits, l'ours polaire est loin de ce qu'on vient de le voir. C'est alors un animal extrêmement redoutable. Tous les autres fuient à son approche, les phoques plongent dans leurs demeures sous-marines, ou se cachent dans les crevasses des glaces; cependant l'ours, le nez au vent, marchant d'un pas majestueux, aspire les émanations que l'air apporte, et sa férocité naturelle, à défaut de la faim, le guide vers sa proie.»

Les voyageurs ayant continué leur route, arrivèrent, le 1^{er} août, en vue de la terre du nord. Toute la côte était aride, les montagnes s'élevaient à pic du fond de la mer. Plusieurs feux allumés le long du rivage leur firent connaître que les naturels du pays voulaient les visiter. Ces naturels étaient des Esquimaux, qui arrivèrent en effet en grand nombre sur le soir, apportant diverses productions de leur pays pour trafiquer. Parvenus à une certaine distance du vaisseau, ils crièrent tous ensemble *tchimò*, *tchimò*, terme

d'amitié, qui veut dire proprement commerce. En échange de fanons, de sacs d'huile de baleine, de peaux d'animaux, d'un peu de volaille fraîche et de gibier, on leur donna de vieux couteaux, des haches, des boutons, des épingles, des morceaux de fer et de cuivre, dont ils parurent enchantés.

Les Esquimaux sont, en général, moins grands que les Européens, ils ont la tête grosse, le corps trapu, les pieds et les mains extrêmement petits, et le teint fortement basané. Ils n'ont point d'apparence de barbe, parce qu'ils en arrachent la racine aussitôt qu'elle commence à pousser. Leurs vêtemens sont faits avec des peaux de rennes, de veaux marins et d'oiseaux. Leur surtout ressemble à une blouse de voiturier, surmontée d'un capuchon destiné à abriter leur tête dans les temps froids ou pluvieux. Le costume des femmes ne diffère de celui des hommes que par la longueur, la variété et le choix des ornemens. Les deux sexes portent des bottes; celles des hommes s'arrêtent

aux genoux, celles des femmes montent jusqu'aux hanches : à cette hauteur, elles sont très-amples, et tenues ouvertes au moyen d'un cercle en baleine; c'est là que les femmes posent les enfans quand elles sont lasses de les porter. Les Esquimaux, en guise de fusil, se servent de tendons de renne, qu'ils fendent en fiches très-fines, et tressent ensuite deux ou trois ensemble; leurs aiguilles sont faites avec de l'ivoire ou des os d'oiseaux et de poissons.

Leurs canots, longs de vingt pieds et larges de deux seulement, sont d'une construction remarquable; des pièces de bois ou des fanons de baleines liés avec des tendons d'animaux, en forment la charpente, que recouvrent des peaux de phoques parcheminées. Il n'y reste qu'une ouverture au centre, suffisante pour recevoir le corps d'un rameur, qui s'y assied les jambes étendues. Cette ouverture est bordée d'un cercle haut de deux pouces, auquel est assujétié une peau qu'on noue autour de son corps, de manière que le tout soit hermétiquement fermé. Il y a

une autre espèce de canot, nommé *pagaye*, long de dix pieds, étroit au milieu, large et plat aux deux extrémités, que l'Esquimau fait marcher si rapidement, en le plongeant alternativement dans l'eau, à droite et à gauche, qu'il devance, dit-on, fort aisément un bateau anglais à douze rames.

Ces divers canots, ainsi hermétiquement fermés, ne craignent ni les vents, ni les tempêtes, aussi leurs possesseurs y mettent-ils un haut prix; « Cependant notre capitaine, dit l'auteur, ayant choisi l'un des plus beaux, en fit l'acquisition moyennant un pot d'étain, un chaudron, une hache, quelques limes et quelques vrilles.

• L'ardeur de ce peuple pour le trafic est telle, que quand ils n'ont plus de marchandises à offrir, ils se dépouillent de leurs vêtemens. L'un donna une très-belle blouse de peau de phoque pour un vieux couteau rouillé, un autre ses culottes et ses bottes pour une lime et quelques aiguilles; un autre encore un habillement complet pour une scie et

quelques morceaux de fer. Le marché conclu, ils s'éloignaient en toute hâte, dans la crainte, sans doute, que l'acquéreur ne vint à se repentir. L'un d'eux ayant acheté du cuisinier un vieux bonnet de nuit rouge, s'en coiffa, et rit aux éclats en se regardant dans un miroir.

• Peu d'entre eux s'esquivèrent sans rien donner en échange de ce qu'ils avaient reçu. Celui qui avait réussi à faire un larcin s'éloignait aussitôt du bâtiment; alors il se retournait et riait de bien bon cœur en regardant celui qu'il avait trompé.

• Aucune femme n'avait paru le premier jour; il en arriva beaucoup le lendemain, dans de grands bateaux ouverts, qui pouvaient contenir trente ou quarante personnes. Dans le plus grand de ces bateaux il y avait une femme âgée, portant sur son front une espèce de diadème, que les autres consultaient toujours avant de faire le moindre marché. En général, en traitant avec les femmes, nous eûmes occasion de remarquer que toutes paraissaient attentives à la voix des personnes âgées;

car l'âge qui donne l'expérience est l'unique source d'instruction chez des peuples barbares.

• Dans la soirée environ soixante Esquimaux, hommes, femmes et enfans, montèrent sur le vaisseau. Les femmes parurent se divertir beaucoup de nos danses et les imitèrent avec précision. Un thé ayant été servi, nous leur donnâmes du vin, du rhum, du sucre, du pain, du lait, etc. Ils repoussèrent tout avec le plus grand dégoût, notamment le sucre; tous le rejetèrent et se nettoyèrent ensuite la bouche.

• Nous donnâmes à l'un d'eux du porc rôti à manger, servi dans une assiette avec un couteau et une fourchette. Il parut trouver le mets assez bon, mais il mania fort mal les ustensiles; au lieu de porter les morceaux à sa bouche, il portait sa main, tandis que le haut de sa fourchette allait frapper sa joue. Les enfans se conduisirent fort bien, quoiqu'on ne put obtenir de les maintenir deux minutes à la même place. Il n'y en eut qu'un seul qui essaya de nous dérober quelque chose;

je le surpris glissant furtivement une cuillère d'argent dans sa botte. Je le saisis par la main, puis la cuillère, et la montrai à la société; mais loin de paraître honteux d'avoir été attrapé, il éclata de rire. Ils nous quittèrent à deux heures du soir; la plus grande partie regagna la côte, à la clarté de la lune, l'autre resta autour du vaisseau et s'endormit sur la glace, enveloppée dans des peaux de phoques. »

Malgré l'horrible climat qu'habitent les Esquimaux, nul peuple n'est plus attaché qu'eux au sol natal; on ne cite qu'un exemple d'un Esquimau qui, au milieu du luxe et de toutes les jouissances européennes, n'ait pas constamment soupiré après ses montagnes flottantes, ses phoques savoureux et sa hutte enfumée. Quelques voyageurs ont accusé ce peuple de cruauté, de vol et de fraude; mais d'autres lui ont rendu plus de justice, et le représentent, ainsi que l'auteur, comme un peuple doux, gai et fort traitable; il a des passions vives, il est prompt à venger un outrage, mais il se calme promptement,

et n'exige jamais de réparations humiliantes.

Il croit à un état futur plus agréable que la vie terrestre, et qui doit durer toujours. Comme il tire sa principale subsistance de la mer, c'est dans ses abîmes qu'il place l'Élysée, et s' imagine que les profondes cavités des rochers en sont les portes. Il place dans ce séjour Tongarim et sa mère. Sous la douce influence d'un soleil dont aucune nuit n'obscurcit les rayons, on y jouit d'un été perpétuel; là circulent sans interruption des rivières claires et limpides, là fourmille une multitude d'oiseaux, de poissons et surtout de veaux marins, qui se laissent tous prendre sans difficulté. Mais l'application, l'assiduité au travail, des exploits signalés, des services, de grandes fatigues ouvrent seuls l'entrée de ce séjour de délices; on y reçoit aussi les personnes qui ont péri dans la mer, et les femmes qui sont mortes en couches.

L'existence de ces Indiens présente, à quelques égards un tableau de la félicité

primitive. Peu de besoins, l'absence de toute distinction que ne donne pas l'âge ou le mérite, répandent dans cette société sauvage l'aisance, l'harmonie et la liberté. Ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition n'y font les mariages, le cœur seul les détermine. Etrangers aux besoins factices, aux vains projets, aux vœux extravagans et insatiables des sociétés civilisées, ils trouvent dans la cabane la plus pauvre, sous les vêtemens les plus grossiers, un bien-être que les apparences font juger digne d'envie, et que tout européen doit sentir possible avec un peu de réflexion, et en faisant abstraction de ses idées et de ses habitudes.

Le 4 août, les glaces ayant commencé à dégager le vaisseau, il remit à la voile; mais de nouveau arrêté par elles le 10, il fallut encore amarrer. Le 15, il continua sa route, et enfin les glaces disparurent entièrement dans la mer d'Hudson; mais une tempête faillit causer la perte de l'équipage, que la terreur avait glacé d'effroi; cependant le vent s'apaisa, et le 27 août

le vaisseau jeta l'ancre auprès du fort d'York, où les passagers descendirent.

Cause définitive de la couleur rouge de la neige recueillie dans la baie de Baffin, lors de l'expédition du capitaine Ross, expliquée par M. Baïer.

CETTE neige a été prise, le 17 août 1818, à 56° 25' latitude, et à 65° longitude ouest de Greenwich, sur la pente d'une colline haute de deux cents mètres environ. La matière colorante la pénétrait à la profondeur de dix à douze pieds. On en renferma une assez grande quantité dans des bouteilles, qui furent bien bouchées, et qu'on distribua à plusieurs savans anglais et français. Ils découvrirent que c'était une substance analogue à celle du miel, d'un brun rouge et d'une odeur extrêmement désagréable, renfermée dans des globules de la grosseur d'un mille à un tiers de mille de pouce, divisés en huit ou neuf compartimens. On en retira par la distillation, une huile fétide et de l'ammoniaque, et

on reconnut, à l'épreuve du feu, que ces globules et la substance à laquelle elles adhéraient, étaient de nature végétale. Des observations postérieures ont confirmé la vérité de cette première opinion. M. Bäuer ayant eu, à sa disposition, une certaine quantité de la matière dans un meilleur état de conservation, reconnut que c'était une sorte de champignon de l'espèce de ceux qu'on nomme *uredo*, et il qualifia la sienne d'*uredo nivalis* (de neige).

Les expériences par lesquelles il est arrivé à acquérir la conviction que ses démonstrations rendent aujourd'hui commune, sont simples et faciles à comprendre : en effet, indépendamment des caractères qui appartiennent au champignon, tels que le pédicelle et les racines celluleuses, et qu'il remarqua très-bien dans la substance dont nous parlons, il prit un certain nombre d'individus de cette substance, et en vit sortir une autre substance blanche contenant de petites graines, qui reproduisirent de nouveaux individus semblables, pour la forme et la grosseur, aux pre-

miers; seulement ils restèrent sans couleur, ce qui prouve qu'ils ne parvinrent pas à leur maturité. La seule objection qu'on pouvait lui faire, c'est qu'on regardait le champignon nommé *uredo*, comme parasite sur des végétaux, c'est-à-dire, ne venant que sur des végétaux; mais il cite en preuve du contraire un fait récent dont il a été témoin : ayant mis dans du papier des épis d'orge infectés du champignon nommé *uredo segetum* (des moissons), il trouva que le champignon, après avoir détruit tout le grain, s'était beaucoup étendu sur le papier, et que par conséquent il pouvait vivre partout ailleurs que sur un végétal.

Aventures et souffrances de Henderick Portenger, soldat au régiment suisse de Mueron, naufragé sur les côtes d'Abyssinie, dans la mer Rouge.

(Ce récit a été écrit sous la dictée de Portenger. C'était un homme de bon sens, doué d'une grande mémoire, et exempt

d'exagération ; on peut donc compter sur la véracité des faits qui vont être rapportés).

• Le régiment de Mueron, alors en garnison à Madras, reçut l'ordre, le 2 février 1801, de fournir un détachement de dix hommes pour accompagner le général Lake au Bengale. Je faisais partie de ce détachement, qui s'embarqua le 3 février et arriva au fort William le 12 du même mois. Le 1^{er} avril, nous passâmes à bord d'un bâtiment de la compagnie des Indes, le *Weisshelm*, commandé par le capitaine Baer, et nous mîmes à la voile le 7, comptant que nous allions rejoindre notre régiment à Madras; mais nous fûmes bien désagréablement trompés dans notre espoir, lorsque nous apprîmes, peu de jours après, que notre bâtiment, chargé de vivres pour l'armée anglaise en Egypte, ne pouvait relâcher nulle autre part.

• Le 7 juin, nous découvrîmes la côte d'Afrique. A sept heures du soir, le capitaine recommanda à l'officier de quart de tenir le vaisseau à une certaine distance de la

terre, et d'éviter soigneusement quelques rochers qui en étaient voisins. Quatre hommes placés dans la hune, reçurent ordre de faire bonne veille, dans la crainte que le bâtiment ne gagnât trop la côte.

« Sages précautions trop inutilement recommandées ! l'officier de quart s'endormit profondément. Bientôt les hommes à la barre déclarèrent qu'ils n'étaient plus maîtres du bâtiment, que la force des vagues l'entraînaient. L'officier de quart, réveillé en sursaut, y courut, et aussi effrayé que tout le monde, envoya chercher le capitaine qui, comptant sur la vigilance de cet officier, s'était retiré pour prendre quelque repos. Le capitaine fit toutes les dispositions qu'il jugea nécessaires en cette triste circonstance, mais il était trop tard. Le bâtiment frappa contre un rocher, et le choc fut si violent, que la poupe et le mât d'artimon en furent séparés et mis en pièces. Qu'on juge de notre cruelle situation : toutes nos chaloupes étaient détruites, la nuit obscure et orageuse, la terre fort éloignée, et des rochers sur les-

quels venaient se briser des vagues hautes comme des montagnes, nous entouraient de tous côtés. Heureusement, quoiqu'à moitié submergé, notre vaisseau tint ferme entre les deux rocs sur lesquels il s'était entr'ouvert. Notre seul espoir de salut était de le voir conserver cette position jusqu'au jour; et dans cette attente, nous passâmes cette nuit horrible le mieux que nous pûmes. Enfin nous vîmes poindre ce jour tant désiré; mais sa clarté fit succéder d'autres craintes à celles qui l'avaient précédé. La fureur des vagues intimidait les plus intrépides, et leur laissait peu d'espoir d'atteindre vivans le rivage. Cependant l'attachement à la vie nous détermine à tenter ce dernier moyen de salut; plein de confiance dans la Providence, chacun de nous, porté sur un des débris du navire, s'abandonne aux flots. Plusieurs arrivent à terre horriblement meurtris et déchirés; d'autres y arrivent morts, encore attachés aux objets dont ils s'étaient saisis en quittant le vaisseau; j'eus le bonheur de parvenir au rivage sain et sauf, ainsi que le

capitaine et trois officiers. Six hommes de notre détachement avaient péri; j'ignore combien l'équipage en perdit, mais sa perte fut plus grande que la nôtre. Après avoir pris quelques instans de repos, notre premier soin fut d'ensevelir aussi convenablement que nous le permettait notre situation, les corps de nos malheureux compagnons, que la mer poussait sur le rivage.

Notre état était déplorable, cependant nous nous trouvions heureux d'avoir échappé au naufrage, et nous remerciâmes sincèrement Dieu de notre délivrance miraculeuse. Un seul homme n'unit point ses prières aux nôtres, et cet homme était l'officier qui tenait le quart lors de notre malheureux événement. A peine eut-il recouvré quelques forces, qu'il s'empara d'un baril de rhum, en but jusqu'à ce qu'il fût complètement ivre, gravit incontinent un roc dont le sommet s'avancait dans la mer, s'y précipita, la tête la première, et termina ainsi des jours qu'il eût passés dans les regrets.

Le pays nous parut stérile et peu cultivé ; cependant quelques indices nous firent conjecturer qu'il était habité. Lorsque le jour fut plus avancé, nous aperçûmes à quelque distance un des sauvages habitans de ce pays ; il paraissait entièrement nu, et portait un long bâton semblable à une pique, avec un sac sur les épaules. Bientôt il fut suivi d'un nombre considérable de ses pareils, qui, tous ensemble, se précipitèrent de notre côté. Nus comme le premier, leurs armes seules variaient ; les uns étaient munis d'armes à feu, les autres d'arcs et de flèches, et tous d'une pique et d'un large couteau. Le grand nombre de sauvages que nous vîmes bientôt après, donna lieu de penser que la population doit être considérable dans l'intérieur des terres. Aussitôt qu'ils nous eurent joints, ils nous dépouillèrent du peu de hardes que nous avions pu sauver. La résistance était impossible ; nous étions sans armes, et bien inférieurs en nombre ; cependant le capitaine ayant essayé de se défendre, un de ces sauvages l'étendit sans

connaissance à ses pieds; et sans la promptitude que nous mîmes à le déshabiller et à livrer ses vêtemens, ils l'auraient coupé en morceaux. Le petit nombre d'Indous qui servaient les officiers, éprouvèrent un traitement plus féroce encore; ces malheureux portaient des bracelets d'argent, et dans l'empressement que nos sanguinaires ennemis mirent à se saisir de cette riche proie, ils coupèrent, avec leurs longs couteaux, les bras des malheureux qui en étaient ornés. Ils montrèrent plus de douceur envers les matelots indiens, à qui ils permirent, après les avoir néanmoins dépouillés de tout, de recueillir les vivres que les vagues avaient poussés sur la côte, à l'exception des tonneaux de vin et de rhum, qu'ils préférèrent laisser couler dans le sable. Quelques-uns des matelots que l'ivresse tenait endormis au milieu des tonnes et des barils, furent massacrés. Quant à nous, notre situation était pire que la mort, et nous pouvions envier le sort de ceux qui la recevaient. Nus, tourmentés par la faim et par la soif, entourés

par ces barbares, et dans un pays où nous ne pouvions pas espérer de secours, quelle ne devait pas être notre consternation ? elle augmenta encore, cependant, quand nous vîmes arriver vers nous une autre troupe de sauvages. A l'approche de ceux-ci, les premiers se jetèrent contre terre, en élevant leurs mains au-dessus de leurs têtes. Ces marques de respect nous annoncèrent leur prince ; effectivement, quand il fut près d'eux, tous les sauvages se relevant, se rangèrent sur une ligne devant lui, les yeux tournés de notre côté.

Il leur parla pendant quelque temps, et quand il eut fini, tous les sauvages brandirent leurs piques, comme s'ils se disposaient à nous charger. A ce mouvement, nous prîmes tous la fuite, en nous dirigeant de toute notre vitesse vers une montagne, à peu de distance de l'endroit où nous étions. Ils nous poursuivirent, firent feu sur nous ; et ceux des nôtres, que le défaut de légèreté ou leurs blessures retardèrent dans leur course, furent aussitôt égorgés que rejoints.

• Le soleil se couchait quand cette scène se passa, et nous n'atteignîmes la montagne qu'à la nuit; à sa faveur nous parvîmes, non sans difficulté, jusqu'à son sommet. Notre nombre était réduit à neuf, le capitaine, les deux officiers, le sergent Saint-Julien, qui commandait notre petit détachement, quatre soldats du régiment et moi. A minuit nous résolûmes de continuer notre route, dans la crainte que le jour ne nous trahît, et ne nous livrât de nouveau aux mains des sauvages. D'ailleurs, nous espérions rencontrer de l'autre côté de la montagne, un pays cultivé qui fournît à notre subsistance; mais notre espoir fut trompé, nous ne trouvâmes devant nous qu'un désert. J'avais eu le malheur, dans le commencement de notre fuite, de m'enfoncer dans le pied une épine longue et aiguë qui le perçait de part en part. La frayeur m'avait, dans le moment, ôté le sentiment de ma douleur, et ce ne fut qu'au sommet de la montagne que j'arrachai de mon pied l'épine qui la causait.

• L'extrême obscurité de la nuit nous dé-

robait la vue de tous les objets qui nous environnaient ; cependant au bout de quelque temps , nous découvrîmes un étang d'eau stagnante , au bord duquel nous nous précipitâmes pour boire et pour laver nos pieds , déchirés par les cailloux et par les épines. Nous avions à peine eu le temps de nous occuper de ce soin et de prendre un peu de repos , que les cris voisins et discordans d'une troupe de sauvages qui s'étaient probablement attachés à notre poursuite , nous obligèrent à fuir de nouveau, très-précipitamment.

• Le désert ne nous offrait pas d'abri, la montagne pouvait être notre seul refuge, c'est vers elle que nous retournâmes; et ce n'est qu'à son sommet que nous nous crûmes, pour le moment, en sûreté.

• A la pointe du jour, nous redescendîmes de nouveau. Deux de nos compagnons avaient disparu pendant la nuit, sans que nous nous en fussions aperçus. Nous poursuivîmes sans eux notre marche fatigante, à travers un pays qui bientôt ne nous offrait aucune trace de végétation.

Vers les neuf heures , notre troupe s'arrêta devant une pièce d'eau saumâtre ; ses environs ne produisaient rien qui pût apaiser notre faim , mais la soif qui nous tourmentait nous rendit néanmoins très-précieuse la découverte de cette eau , toute mauvaise qu'elle était. Après 48 heures de repos , et le troisième jour depuis notre naufrage , nous continuâmes notre marche , le défaut de nourriture la rendait très-lente ; nos forces s'épuisaient de plus en plus ; et l'eau seule nous empêchait de périr dans cette région inhospitalière.

• A la chute du jour nous vîmes devant nous une montagne , vers laquelle nous dirigeâmes nos pas ; mais il nous fut impossible de l'atteindre avant la nuit. Cependant , animés par l'espoir d'y rencontrer quelque nourriture , cinq de nos compagnons pressèrent le pas. Quant à St.-Julien et à moi , qui avions les pieds plus malades que les autres , nous fûmes obligés de rester en arrière. Nous parvînmes aussi toutefois à cette montagne , que son escarpement rendait d'un accès difficile ; elle était située

sur le rivage, et l'un de ses flancs se trouvait perpendiculaire à la mer. Je montais le premier, et je serais arrivé au sommet sans accident, lorsque St-Julien me saisissant par derrière pour s'aider à grimper, me fit tellement perdre l'équilibre, que nous roulâmes ensemble dans la mer qui baignait le bas de la montagne. L'eau amortit notre chute, et nous préserva des atteintes des rochers au milieu desquels nous étions tombés, et qui, sans elle, nous auraient brisés. Elle n'était pas profonde en cet endroit, mais les vagues nous poussant continuellement contre les rocs, nous aurions péri, inmanquablement, si l'un d'eux ne nous eût offert un refuge assuré; nous l'atteignîmes après des efforts opiniâtres, que nous soutinmes du reste de nos forces, et en nous excitant mutuellement. Nous restâmes quatre jours et quatre nuits sur ce rocher; pendant lesquels la mort nous eût paru mille fois préférable à notre misérable existence. Nous n'avions rien à manger ni à boire, et pour étancher notre soif, il nous fallut pren-

dre un peu d'eau de mer. Enfin le 4^e jour, la mer devenue plus calme, nous permit de descendre de notre rocher et de tenter de gagner le rivage. Nous abordâmes fort heureusement du côté opposé à celui que nous avions d'abord essayé de gravir, ce qui nous épargna la peine de recommencer un travail que l'épuisement de nos forces nous aurait peut-être rendu impossible. Après cet heureux effort, nous nous trouvions dans un pays plat, et nous nous y traînions lentement et péniblement, goûtant néanmoins le bonheur d'être encore ensemble, et déplorant le sort de nos infortunés camarades que nous supposions avoir péri sur cette fatale montagne. Tout-à-coup, sur les trois heures de l'après-midi, nous découvrons à une certaine distance, quelques hommes devant nous. D'abord partagés entre la crainte de rencontrer des sauvages et l'espérance de voler au-devant de nos amis, nous restons quelque temps incertains sur le parti que nous devons prendre, mais l'espoir plus fort que la crainte nous entraîne vers ces

inconnus ; nous doutions encore , lorsqu'à la distance d'une portée de voix , notre cœur tressaille de joie , en entendant celles de nos camarades qui nous crient tous à la fois , aussitôt qu'ils nous aperçoivent ; « venez à nous , chers frères et amis , venez , nous avons ici tout ce qu'il nous faut , et en abondance. » Ils étaient rangés autour d'un trou creusé par eux , et qui leur donnait une grande quantité d'eau : leurs alimens consistaient en une sorte de feuille verte et épaisse qui croissait en abondance sur le terrain même où ils étaient établis , et dont nous nous régâlâmes amplement. La troupe était réduite à trois , le capitaine , Beck et Woss , deux soldats de notre régiment ; nous apprîmes que les deux officiers s'étaient séparés des autres deux jours auparavant , soit que la fatigue les eût forcés de rester en arrière pendant la nuit , soit qu'ils eussent pris une autre route. Comme nous étions très-près de la mer , nous envoyâmes Beck et Woss , qui étaient les deux plus robustes , y chercher quelques coquillages pour notre nourri-

ture : ils nous rapportèrent, à notre grande satisfaction, une espèce de crabe et des huîtres dans lesquelles nous trouvâmes un animal à quatre pattes, ayant une tête tout-à-fait semblable à celle d'un chat. La faim voila à nos yeux sa laideur et sa forme extraordinaire, et nous n'avions, en le mangeant, qu'un regret, c'est qu'il n'eût pas la grosseur du chat, comme il en avait l'apparence. Pour préparer ces alimens, il nous fallait du feu. Nous choisîmes à cet effet deux morceaux de bois sec ; ayant affilé l'un, du mieux que nous pûmes, avec nos dents, nous le posâmes perpendiculairement sur l'autre, et en le tournant entre nos mains, avec rapidité, le feu parut bientôt, excité par le frottement. Des broussailles sèches le reçurent et le propagèrent ; de manière qu'en peu d'instans, nos alimens placés sur des charbons ardens furent cuits et dévorés. Nos feuilles vertes nous servirent de légumes ; après quoi, ayant bu une bonne rasade d'eau fraîche, nous fûmes aussi contents de notre repas qu'aucun de ceux que nous avions

faits dans notre patrie. L'eau nous servait non-seulement à boire, mais encore à laver nos pieds, déchirés et gonflés par la fatigue ; et nous renouvelions souvent cette salutaire opération.

• Nous restâmes trois jours dans cet endroit ; le quatrième, l'espérance de sortir de ce désert, nous remit en route de grand matin. Nous marchâmes toute la journée sans trouver ni eau, ni nourriture ; cependant sur le soir ayant aperçu, à la clarté de la lune, quelques cailloux blanchâtres dont l'espèce nous avait jusqu'alors annoncé la présence de l'eau, nous nous mettions en devoir de creuser un trou dans le voisinage, lorsqu'un de nous en découvrit un rempli d'eau, un peu saumâtre à la vérité, mais à laquelle nous étions accoutumés. Nous nous assîmes, et nous bûmes jusqu'à satiété. Non loin de là, des pieds, des cornes et des peaux de boucs, que leur état de putréfaction nous rendait inutiles, mais qui nous donnaient lieu de conjecturer que ces lieux étaient habités et pouvaient l'être par la race

d'hommes cruels à laquelle nous avions eu affaire, nous firent sentir qu'il était prudent de ne pas rester plus long-temps en cet endroit, et nous nous en éloignâmes le lendemain de bon matin. Après quelques heures de marche, notre capitaine s'étendant sur la terre, nous déclara qu'il était incapable d'aller plus loin, et nous pria de l'abandonner, étant résolu de rester là et d'y mourir. Nous lui déclarâmes que nous ne l'abandonnerions point, et que, s'il était déterminé à rester dans cet endroit, nous y resterions avec lui. Nous lui persuadâmes d'essayer à poursuivre son chemin, et deux de nous le prirent sous les bras pour l'aider à marcher; mais comme il ne faisait que se lamenter et crier amèrement, en nous conjurant au nom de Dieu, de le laisser mourir en repos, nous l'étendîmes de nouveau à terre, et nous nous plaçâmes à ses côtés. Il renouvela ses instances pour nous conjurer de partir : il nous représenta qu'il devait mourir; qu'il existait dans le voisinage des hordes de sauvages; qu'il valait mieux qu'un seul

périt, quand le dévouement des autres ne pouvait le sauver, que de les exposer tous. Il nous recommanda avec instance, si quelqu'un de nous avait le bonheur de parvenir dans un pays civilisé, de publier sa mort, et de faire particulièrement connaître à son frère, colonel à Madras, comment et où il avait terminé son existence. Nous lui promettions tout, bien décidés cependant à ne point l'abandonner, lorsque nous entendîmes tout-à-coup les cris de quelques sauvages; et bientôt après, une trentaine environ se mirent à courir vers nous. Il fallait fuir en toute hâte; St-Julien, Beck, Woss et moi partîmes de toute notre vitesse, et nous eûmes le bonheur d'échapper encore à nos ennemis; mais notre capitaine était resté, et comme nous entendîmes, bientôt après, le bruit des sauvages venir de l'endroit où nous l'avions laissé, Dieu seul sait quel fut son sort. Nous continuâmes notre voyage, nous parcourûmes le désert pendant neuf jours, sans y rencontrer autre chose que de l'eau saumâtre et quelques plantes. De

temps en temps nous trouvions aussi un fruit semblable à la cerise, d'un goût fort désagréable, et qui, toutes les fois que nous en mangions, nous causait aux gencives et aux lèvres une enflure très-douloureuse; mais ces effets étant fort passagers, nous nous en nourrissions partout où nous pouvions en rencontrer.

Depuis notre voyage, nous n'avions pas quitté les bords de la mer, et nous étions parvenus à rester constamment ensemble; mais enfin il plut à la Providence de nous séparer. St-Julien et moi devenions si faibles, qu'à peine nous pouvions nous traîner. Beck et Woss, qui avaient conservé une partie de leurs forces, voyaient en nous des obstacles à leur marche, ils en témoignèrent de l'impatience, et nous déclarèrent que, ne se souciant pas de périr, à cause de nous, ils avaient l'intention de profiter du reste de leurs forces pour pousser en avant; qu'ils ne voulaient pas attendre d'en être réduits à l'état dans lequel nous nous trouvions; et en nous engageant à faire toute la diligence possible,

ils nous promirent que s'ils rencontraient un lieu qui leur présentât quelques ressources, ils nous y attendraient volontiers. Nous étions établis auprès d'un petit étang, quand nos deux amis prirent congé de nous. Nous y demeurâmes six jours entiers, et pendant ce temps, notre nourriture se composa de plantes sauvages et de quelques crabes recueillis le long du rivage, que nous mangeâmes crus, nos forces ne nous permettant pas de nous procurer du feu à l'aide du moyen que nous avions précédemment employé. Six jours de marche succédèrent à ces six jours de repos; mais nous fîmes si peu de diligence, que je suis convaincu qu'un homme en bonne santé aurait fait, en trois heures, tout le chemin que nous avons parcouru en six jours avec beaucoup de peine.

• Nous courions vers notre perte ou vers notre délivrance, avec plus d'espoir toutefois dans cette dernière, lorsque nous découvrîmes sur le sable les traces des pieds de deux hommes, dans la direction d'une montagne placée devant nous. Notre pro-

mier sentiment fut que c'étaient les pas de nos deux amis, et nous nous hâtions autant que possible pour les rejoindre, mais notre joie fut courte, car bientôt le sable et les traces s'évanouirent; cependant, comme cette montagne n'était pas éloignée de plus de deux milles, nous réunîmes toutes nos forces pour y arriver, et pour gravir jusqu'à son sommet qui, heureusement, n'était pas fort escarpé. Nous étions à moitié chemin de la montagne, et nous allions prendre quelque repos sous l'abri d'un rocher qui nous paraissait convenable à cet effet, lorsque le tableau le plus horrible s'offrit à nos yeux : deux cadavres, placés l'un contre l'autre, avaient le dos appuyé contre le rocher; leurs membres glacés annonçaient qu'ils étaient déjà morts depuis quelque temps; et ils étaient si défigurés, que ce n'est qu'à la couleur rouge des cheveux de l'un d'eux que nous pûmes conjecturer que c'étaient les corps de nos malheureux compagnons Beck et Wolss. Malgré notre extrême faiblesse, nous leur donnâmes la sépulture, et nous

terminâmes la prière fervente que nous fîmes sur leur tombe, en conjurant le ciel de terminer nos souffrances par un trépas semblable.

• Nous l'attendions sur cette montagne, où nous restâmes plusieurs jours sans manger et sans boire; à la fin, notre soif devint si pressante, que nous nous déterminâmes à l'apaiser avec notre urine. Je n'aurais jamais cru que la nature humaine fût capable de supporter une pareille misère, mais là, j'ai éprouvé tout ce que l'amour de la vie pouvait faire endurer. La crainte d'être tués par les sauvages nous retenait dans notre affreuse situation, tandis que nous aurions dû considérer la mort comme un bienfait.

• Enfin le désespoir nous donna le courage de descendre dans la plaine, et d'affronter notre sort, quel qu'il pût être. Nous ne marchâmes pas long-temps sans trouver une rivière, dans laquelle nous nous baignâmes. C'était réellement la seule rivière d'eau douce que nous eussions rencontrée depuis notre naufrage. Il croissait

sur ses bords une multitude de roseaux, dont les larges racines nous fournirent un aliment d'un goût fort agréable. Ce repas bienfaisant, en réparant nos forces épuisées, ranima notre courage par cette pensée consolante, que la Providence ne nous abandonnait pas, puisqu'elle nous envoyait ainsi de temps en temps de quoi soutenir notre existence. Nous parvînmes à allumer du feu, après de grands efforts; puis, ayant recueilli quelques crabes sur le bord de la mer, nous les fîmes cuire avec quelques racines. Nous vécûmes ainsi assez agréablement pendant six jours, au bout desquels, plus confians dans nos forces, qui revenaient sensiblement, nous nous déterminâmes à passer la rivière à gué, et à nous porter en avant.

• Nous marchions depuis quatorze jours environ, à travers un pays marécageux, couvert de rochers et toujours stérile, sans nous éloigner de la côte, lorsque nous aperçûmes des singes d'une très-grande espèce. D'abord, leur apparition nous causa de la frayeur, mais rassurés peu à peu, et

voyant enfin que nous n'avions rien à redouter, ils devinrent pour nous des guides fort utiles qui nous indiquaient l'eau douce partout où ils se trouvaient; de sorte que loin de les éviter, nous nous dirigeons toujours de leur côté. Bientôt nous entrâmes dans une plaine vaste, terminée au loin par une haute montagne qui paraissait contiguë à la côte, et que nous nous déterminâmes à gagner, dans l'espérance de nous frayer un passage entre elle et la mer; mais les eaux qui baignaient la base de cette montagne, presque perpendiculaire, rendirent notre projet inexécutable. Alors nous résolûmes de nous arrêter là quelques jours; une grotte spacieuse nous offrit un asile assez commode; et beaucoup de cerises de cette espèce dont j'ai parlé plus haut, nous assurèrent des moyens d'existence.

» Le lendemain, j'allais faire une provision de ces fruits, lorsque j'aperçus de loin, sur le rivage, un gros poisson séché par le soleil. J'appelai Saint-Julien, pour lui faire partager ma joie; mais il parut au

contraire très-affecté de ma découverte, ce poisson faisant conjecturer que des naturels du pays avaient passé dans ce lieu, et cette réflexion, qui m'avait échappée, m'attrista ainsi que lui; cependant nous profitâmes de notre découverte; mais la chair de ce poisson était si salée, et nous altéra si fortement, que manquant d'eau dans cet endroit, nous fûmes obligés d'en aller chercher ailleurs. Nous emportâmes avec nous notre poisson, ainsi qu'une bonne provision de cerises, et tournant le pied de la montagne, nous poursuivîmes notre route sans nous arrêter désormais, si ce n'est pour faire nos repas, et seulement dans les lieux où nous pouvions nous procurer de l'eau.

Après quinze jours de marche, nous entrâmes dans une forêt considérable d'arbres épineux, dans laquelle nos premiers pas nous firent découvrir deux hyènes d'une grandeur démesurée; nous nous cachâmes le mieux que nous pûmes et nous les eûmes bientôt perdues de vue: ce sont les deux seules bêtes féroces que

nous ayons rencontrées. Nous nous tenions toujours le plus près possible des rivages de la mer , parce qu'ils nous offraient plus de moyens de subsistance , parce que nous avions besoin d'eau pour laver et rafraîchir nos pieds, déchirés et brûlés par les sables sur lesquels nous étions sans cesse ; enfin parce que nous conservions toujours l'espoir de découvrir quelque bâtiment qui nous délivrât de notre horrible situation.

» Nous traversâmes la forêt en trois jours , et un pays ouvert s'étendit devant nous à sa sortie. Nous avions la mer à notre gauche , des montagnes à notre droite , et à une grande distance encore devant nous ; une autre chaîne de très-hautes montagnes qui semblaient nous fermer le chemin. A peine en avions-nous atteint le pied , après une marche longue et pénible , que nous vîmes tout-à-coup apparaître un homme noir qui se dirigeait de notre côté , et plus particulièrement sur moi , avec un grand couteau à la main. J'essayai de fuir , mais la faiblesse et la peur m'en ayant empêché ,

je tombai sans connaissance. Saint-Julien qui accourait à mon secours, trouva le noir à mes côtés; celui ci lui demanda, dans un langage que mon ami ne pouvait malheureusement pas comprendre, mais que des signes multipliés lui donnèrent le moyen d'interpréter, si nous étions étrangers; et sur la réponse de Saint-Julien, le noir se retira.

• Après son départ, je repris connaissance, mais non la sécurité que l'apparition de cet homme avait troublée; Saint-Julien partageait mes craintes. Ce noir était bien à moitié vêtu, et son vêtement annonçait au moins une peuplade plus civilisée que celle qui nous avait traités si cruellement; mais ce n'étaient que des conjectures; et la crainte d'être massacrés, nous porta à franchir le plus diligemment possible la chaîne de montagnes que nous avions devant nous; ce passage nous coûta huit jours.

• Une rivière large d'environ un mille et demi, nous arrêta 2¼ heures; mais comme la rive opposée était couverte de grands

arbres verts que nous jugeâmes devoir porter quelques fruits, nous nous déterminâmes à y passer. Il n'y avait pas de fruits, les feuilles mêmes de ces arbres, dures et piquantes, ne nous offrirent nulle ressource ; mais si notre espoir fut trompé à cet égard , la vue d'un grand village sur les confins duquel nous nous trouvâmes après une heure de marche, nous rendit le courage.

• Nous entrâmes dans la première hutte, un vieil homme nous y reçut : nous lui demandâmes, par signes, un peu d'eau ; il nous répondit, de la même manière, qu'il n'en avait pas.

• Ayant pénétré dans le village , une troupe d'enfans s'enfuit précipitamment devant nous, en poussant de grands cris ; plus loin nous vîmes un nombre considérable d'habitans, assis à terre, tenant dans leurs mains des rangées de perles semblables à des chapelets, et dans la posture de gens qui priaient ; nous les imitâmes ; ils nous firent signe de nous asseoir, et bientôt après quelques-uns d'entre eux, nous ap-

portèrent un vase de bois rempli d'eau, et un gros morceau de pain grossier qu'ils appelaient *tamma*, et qu'au goût et à l'apparence, nous jugeâmes fabriqué avec un grain qui nous était inconnu. Nous avions à peine fini notre repas, que nos hôtes nous signifièrent de quitter le village. Nous nous empressâmes d'obéir à cet ordre, trop heureux enfin d'avoir trouvé des êtres à qui l'humanité n'était pas totalement étrangère. Le chef de la peuplade nous donna un sac de cuir, en nous faisant comprendre qu'il était destiné à contenir de l'eau de source qu'on ne trouvait qu'à une distance considérable de la rivière que nous venions de passer.

• Nous choisîmes pour demeure un gros arbre peu éloigné du village, des branches duquel nous construisîmes une hutte; un repas de crabes, cuites sur le feu, succéda à ces premiers soins. La mauvaise nourriture que nous avions prise pendant si long-temps, et les fatigues incroyables que nous avions essuyées, nous avaient réduits au dernier état de maigreur; mais notre

situation présente nous donnait l'espoir de recouvrer, par degrés, nos forces et notre embonpoint, et nous étions bien résolus de rester dans cet endroit aussi long-temps que les circonstances le permettraient.

• Le village, entouré par un autre bras de la rivière, se trouvait situé dans une petite île.

• Les habitans nous avaient appris que le flux empêchait de traverser la rivière à gué; de sorte que nous la passions, chacun à notre tour, à l'heure du reflux, pour nous rendre à la source indiquée, et y chercher la quantité d'eau qui nous était nécessaire pour la consommation d'un jour. Nous partions de grand matin, et nous ne pouvions revenir que le soir, au moment où l'eau était assez basse pour permettre de repasser la rivière. L'eau que nous nous procurions ainsi était parfaitement douce et saine, mais on ne pouvait en faire usage que pendant un jour, le lendemain elle acquérait un goût saumâtre qui la rendait impotable; cet inconvé-

nient nous obligeait à faire une provision nouvelle chaque jour, et dans notre état d'épuisement ce travail devenait fort pénible.

• Celui dont le tour était de rester à la hutte, se rendait, pendant l'absence de son ami, ou sur le bord de la rivière pour y ramasser quelques crabes, ou au village pour y demander du tamma et quelques têtes de poissons que les naturels du pays ne mangeaient jamais, et donnaient volontiers.

• Afin de nous les rendre plus favorables et de mieux réussir dans nos excursions, nous avions appris de leur langage tout ce que le temps et nos communications avec eux nous avaient donné le moyen d'en apprendre. Nous avions reconnu à leurs cérémonies qu'ils étaient mahométans, nous feignîmes de l'être aussi ; ce petit stratagème, inspiré seulement par le désir d'améliorer notre situation, ne pouvait être criminel, et nous le poursuivîmes sans scrupule. Nous passions à leurs yeux pour des marchands persans qui avaient

fait naufrage en se rendant en Égypte. J'ignore s'ils nous crurent ou non ; quoiqu'il en soit, au bout de quinze jours de bons traitemens , ils nous ordonnèrent de nous éloigner de leur village ; les menaces qui accompagnèrent cet ordre, nous déterminèrent à obéir, quoiqu'à regret ; et munis d'autant d'eau et de provisions qu'il nous fut possible d'en emporter, nous nous éloignâmes tristement.

• Des rivières, des baies guéables seulement au moment du reflux, et encore que nous ne passions pas même alors sans danger, retardèrent beaucoup notre marche les jours suivans, et nous causèrent bien des fatigues. Enfin, au bout de quelques jours nous arrivâmes à un second village, dont les habitans nous entourèrent aussitôt. Nous nous prosternâmes en répétant la prière que nous avions apprise, ce qui nous valut de l'eau et du tamma.

• Pendant que nous faisons notre repas, nous vîmes avec une extrême surprise, sortir d'une des huttes du village, M. Kuntsby, premier lieutenant de notre vaisseau,

vêtu en tout point, comme les naturels du pays. Nous n'osâmes d'abord ni l'aborder, ni lui parler ; mais peu d'instans après son arrivée il nous prit en particulier, nous supplia de ne pas découvrir qu'il était chrétien, et même de n'avoir par l'air de le connaître. Il nous dit qu'il passait pour un marchand mahométan qu'un naufrage avait ruiné, et qu'il se nommait Mahomed Naduka. Il nous assura d'ailleurs que nous n'avions rien à redouter des naturels, que nous obtiendrions tout ce qui serait nécessaire à nos besoins, et qu'à la première occasion favorable de fuir le village, il nous emmènerait avec lui. Il nous apprit ensuite comment, séparé de nous par l'obscurité de la nuit pendant laquelle nous étions tombés Saint-Julien et moi dans la mer, il avait suivi une autre route et était parvenu dans ce village, où son heureuse étoile lui avait fait rencontrer un bengalais, officier de Lascars, qui, en le faisant passer aux yeux des habitans pour un mahométan, lui avait attiré leurs bonnes grâces et leur appui. Le même sort ne

nous attendait pas, nous fûmes traités comme esclaves, et employés aux travaux les plus pénibles.

• Notre principale occupation était d'aller chercher de l'eau dans un grand sac de cuir; la source était si éloignée du village, que nous ne pouvions, quoique partant de grand matin, être de retour avant midi. Nous recevions alors notre dîner, qui se composait d'un peu moins d'une livre de tamma auquel on ajoutait, de temps en temps, une petite portion de poisson séché. Après le dîner, nous parcourions le village et ses environs, pour rassembler les fruits épars qui servaient à la fabrication du tamma. Lorsque notre récolte était abondante, on ne nous disait rien; mais lorsqu'elle était pauvre, le chef à qui nous appartenions nous maltraitait. Le reste de la journée était employée à aller chercher, dans une forêt voisine, des branches sèches d'un bois épineux avec lequel on allumait le feu.

• Malgré tous nos efforts, notre ami Mahoméd Naduka et son interprète le bengal

lais, ne nous assistèrent nullement. Ils étaient cependant témoins des mauvais traitemens que nous recevions ; ils vivaient dans l'abondance , et il leur eût été très-facile de nous faire passer pour des mahométans ; nous aurions été alors probablement aussi bien traités qu'eux ; car leur haine contre les chrétiens animait surtout les naturels contre nous , et leurs mauvais traitemens avaient principalement pour objet de nous obliger à adopter leur croyance, ce que nous étions bien déterminés à ne jamais faire , quoi qu'il pût en arriver ; résolution que nous fîmes connaître à notre lieutenant , lorsqu'il nous apprit lui-même les intentions des habitans , en nous engageant à ne point y souscrire.

• Lorsqu'ils nous virent rejeter leurs propositions avec fermeté, ils nous menacèrent, si nous persistions dans notre refus , de nous faire travailler sans relâche depuis le matin jusqu'au soir , et de ne nous donner aucune nourriture. Nous demeurâmes inébranlables ; mais peu de temps après , Na-

duka nous ayant prévenus secrètement qu'on délibérerait sur notre sort, et qu'en cas de nouveaux refus de notre part, on résoudrait peut-être notre mort, nous nous déterminâmes, d'après ses avis, à quitter le village au même instant, et à nous acheminer vers un autre qu'il nous assurait devoir exister à peu de journées du sien. Nous y parvîmes en effet, sans accident; les habitans nous reçurent fort amicalement, et nous apportèrent de suite à boire et à manger. Plusieurs d'entre eux, qui nous avaient quittés, revinrent bientôt accompagnés d'un autre de nos camarades d'infortune, un nommé Dunbar, irlandais, qui nous accueillit avec joie aussitôt qu'il nous eût reconnus, et nous engagea avec les plus vives instances, d'embrasser, à son exemple, la religion du pays; qu'il n'y avait ni moyen, ni espoir d'en sortir; et qu'il ne nous restait, comme à lui, que ce moyen de vivre heureux et tranquilles.

• Tous ces argumens demeurèrent sans effet sur nous. Dans toute autre circons-

tance même, nous lui aurions témoigné notre opinion sur sa conduite; mais il fallait dissimuler dans la position où nous nous trouvions, et nous demandâmes du temps pour réfléchir. Toutefois, à la recommandation de Dunbar, les naturels nous reçurent assez bien, et fournirent à tous nos besoins. Dunbar nous apprit que deux soldats de notre détachement, séparés de nous lors de notre fuite, la première nuit après le naufrage, étaient parvenus à ce village quelque temps auparavant; qu'ils avaient préféré de s'en éloigner, plutôt que de se faire mahométans; et que malgré ses conseils, s'étant engagés dans le désert qui suivait le village, ils avaient été trouvés morts à quatre journées environ. Il ajouta, qu'après son changement de religion, le sheik ou chef à qui appartenaient les deux villages que nous avions déjà traversés, et celui dans lequel nous nous trouvions maintenant, lui ayant donné un bateau et quelques hommes pour se rendre à l'endroit où notre bâtiment avait péri, il y avait trouvé un grand

nombre de cadavres , auxquels ils avaient fait donner la sépulture , et qu'il avait rapporté du vaisseau tous les objets de quelque valeur qui s'y étaient encore trouvés.

• Pendant les six jours que nous restâmes dans ce village, nous fûmes assez bien traités, mais aussi continuellement tourmentés pour changer de religion. Après ce laps de temps, on nous déclara que nous eussions à embrasser le mahométisme, ou à quitter promptement le village, sous peine de mort. N'osant, dans cette extrémité, nous engager dans le désert dont nous avait parlé Dunbar, nous nous décidâmes à retourner au village qu'habitait Mahomed Naduka. Mais ce dernier n'y était plus quand nous y arrivâmes; il avait fui avec le bengalais, et tous deux s'étaient embarqués sur un bâtiment de la Compagnie qui se rendait en Égypte. L'étonnement dans lequel nous jeta leur départ, le regret d'avoir manqué cette occasion de sortir, comme eux, de notre déplorable situation, nous livrèrent aux plus

tristes réflexions que nous eussions encore faites.

Le village d'ailleurs était dans la plus grande exaspération, la conduite du lieutenant avait indigné tous les habitans, et ce qu'on nous en raconta nous parut de nature à justifier cette indignation. Un des habitans du village, chargé de conduire le lieutenant et le bengalais à bord du bâtiment, attendait sur le pont la récompense qui lui était promise; il vit bientôt paraître Naduka avec des vêtemens européens, et tenant à la main un morceau de porc, qu'il dévora en sa présence, en lui disant qu'il était chrétien, et qu'il s'était joué de la crédulité des naturels du pays en se faisant passer pour mahométan. Le récit de cet événement avait tellement irrité tous les habitans, qu'ils nous jurèrent que si un vent favorable n'eût donné au vaisseau le moyen de lever l'ancre, ils auraient tenté de s'en emparer et de tirer vengeance de l'outrage que leur religion et eux-mêmes avaient reçu.

La conduite ridicule et imprudente du

lieutenant nous mettait nous-mêmes dans le plus grand danger, et nous avions tout lieu de craindre qu'ils ne fissent tomber sur nous les effets de leur vengeance. Cependant ils se contentèrent, pour le moment, de nous faire éprouver une foule de mauvais traitemens, que nous supportâmes avec résignation; ils nous refusaient jusqu'à une goutte d'eau : nous étions obligés, comme auparavant, d'en aller chercher à la source éloignée; nous ne revenions ordinairement que le soir, à l'heure de leur repas; et en nous promenant autour d'eux, nous attendions patiemment qu'ils daignassent accorder à nos humbles prières les têtes et les restes de poissons qui composaient leur nourriture, et qu'ils nous jetaient comme à des chiens.

» Nous vivions ainsi depuis quinze jours, lorsque le seizième, en nous promenant l'après-dîner sur le bord du rivage, nous découvrîmes un bâtiment. Cette apparition nous parut un bienfait de la Providence, qui prenait pitié de nos souffrances, et nous envoyait du secours au mo-

ment même où nous en désespérions. Le bâtiment allait à toutes voiles, et le vent l'aurait eu bientôt dérobé à nos regards, si, cessant tout-à-coup de souffler, les courans ne l'eussent poussé si près de la côte, qu'il fut obligé de jeter l'ancre de peur d'accident. Alors nous fîmes tous les signaux que nous pûmes imaginer, et vers les cinq heures du soir nous découvrîmes une petite embarcation qu'on dirigeait de notre côté. Nous nous avançâmes dans l'eau pour la joindre plus promptement. Elle ne portait qu'un officier et un matelot. Nous répondîmes aussi vite que possible aux questions qu'ils nous firent; enfin, nous montâmes dans la chaloupe, et bientôt nous fûmes à bord du bâtiment. C'était un brick de guerre commandé par le capitaine Kummel, et faisant partie d'une flotte anglaise stationnée dans la mer Rouge.

Le capitaine Kummel, à qui nous fûmes présentés à notre arrivée, ne sut d'abord que faire de nous; ayant appris que nous étions Allemands, et que nous parlions un

peu l'anglais, il nous questionna. Après le récit de nos aventures, de la vérité desquelles nous eûmes le bonheur de le convaincre, il nous fit l'accueil le plus cordial, en nous disant qu'il se trouvait heureux de nous avoir tirés d'une aussi déplorable situation. On nous donna des vêtemens, de l'eau-de-vie, du biscuit, et du bœuf salé, que nous dévorâmes comme des bêtes plutôt que comme des hommes. L'équipage nous regardait avec étonnement, et le capitaine nous engagea prudemment à modérer notre appétit. Lorsque nous descendîmes pour prendre du repos, nous emportâmes un sac plein de biscuit, et au lieu de dormir, nous mangeâmes toute la nuit.

Le lendemain matin, de bonne heure, le capitaine ordonna qu'un lieutenant de vaisseau, un officier, quelques soldats, sept matelots, Saint-Julien et moi, se rendissent à terre, avec la chaloupe, pour aller chercher de l'eau. Nous lui représentâmes le danger qu'il y avait à tenter cette descente, que la haine naturelle des

habitans contre les chrétiens , aigrie récemment encore par la conduite du lieutenant de notre vaisseau , les porterait à détruire tous les partis qui seraient dirigés sur la côte ; nous lui exposâmes , en outre , quant à nous , que notre présence au milieu des siens pourrait les compromettre au lieu de les servir ; car les naturels qui nous reconnaîtraient pourraient attribuer notre retour à des projets de vengeance. Toutes nos représentations furent inutiles , le capitaine persista dans son dessein , et l'embarcation fut préparée.

» On y plaça deux canons de trois livres de balle ; on en donna le commandement à un lieutenant qui prit avec lui le maître canonnier , quelques soldats , sept matelots et le pauvre St.-Julien. Chaque homme reçut un sabre , un fusil et des munitions suffisantes. Un aspirant et moi suivîmes cette embarcation dans une petite chaloupe. La première embarcation n'était pas à cent pieds de la terre , qu'elle aperçut accourir vers le rivage un grand nombre de sauvages , que nos gens saluè-

rent aussitôt par une décharge de canons et de mousqueterie ; mais les naturels, sans leur donner le temps d'en faire une nouvelle, s'élancèrent dans l'eau, atteignirent l'embarcation, la renversèrent et tuèrent tous ceux dont ils purent se saisir. L'aspirant et moi, à la vue de ce désastre, essayâmes de nous sauver par la fuite, mais deux des naturels étaient parvenus si près de notre chaloupe, que l'un put donner à l'aspirant un coup de lance dans la cuisse, et un coup de couteau sur la tête. Il conserva néanmoins assez de présence d'esprit pour saisir un aviron, et nous rejoignîmes le brick sans autre accident. Le capitaine, témoin de cette tragédie, était inconsolable de la perte de ses gens. On pansa les blessures de l'aspirant, elles n'étaient pas dangereuses ; mais, moi, quoique je fusse revenu sain et sauf, je donnai plus de peine que lui. La mort de St-Julien avait troublé ma raison, le souvenir de cette fin déplorable au moment où nous touchions au port après tant de traverses, me poursuivait sans cesse ; cet

infortuné avait partagé tous mes dangers , il m'avait toujours consolé dans mes afflictions , il était devenu pour moi un ami véritable , un camarade nécessaire , et je le perdais quand nous allions partager nos plaisirs , comme nous l'avions fait de nos souffrances. Le capitaine, aussi chagrin que moi que ce fût de son imprudence, fit tout ce qu'il put pour me consoler , et me promit tous ses secours pour me faciliter les moyens de rejoindre mon régiment. Cette promesse , qu'il me fit le 21 décembre , cent quatre-vingt-dix-sept jours après mon fatal naufrage , ne contribua pas peu à me consoler et à ranimer mon courage. Le 22 , nous levâmes l'ancre de bonne heure , et nous laissâmes dériver le bâtiment à la côte , aussi près que la prudence pouvait le permettre , après quoi nous jetâmes l'ancre de nouveau. Le capitaine ayant commandé de nombreuses décharges d'artillerie sur le village , il n'en resta bientôt plus qu'un amas de ruines. Cette vengeance exercée , comme notre petit nombre nous empêchait de descendre à terre pour la

rendre plus complète, le vaisseau remit à la voile, et parvint à Mocca le 9 janvier 1802.

Dans cette ville, je fus présenté à M. de la Vitterie, ingénieur anglais, qui prit un intérêt très-vif à mes malheurs, et m'engagea à rester près de lui. Cette heureuse situation ne dura pas long-temps. Une frégate anglaise étant entrée à Mocca, le capitaine Garden, qui la commandait, ayant appris que j'appartenais au régiment de Mueron, m'intima l'ordre de me rendre à son bord, et ni les motifs que je pus alléguer, ni les représentations de M. de la Vitterie sur l'injustice et la dureté d'un pareil procédé, ne le firent changer de résolution. De Mocca, nous allâmes à Jédoo, ensuite à Cossyr, et delà à Suez, où nous fûmes accueillis par une horrible tempête qui nous mit à deux doigts de notre perte. Il y avait à bord de la frégate un détachement du dixième régiment, qui allait joindre ce corps à Alexandrie. Le capitaine supposant qu'une partie du mien pouvait également se trou-

ver dans cette ville , me fit partir avec ce détachement. Nous mîmes dix-sept jours à nous rendre à Alexandrie ; mon régiment n'y étant pas , je fus incorporé dans un autre, que je quittai au bout de douze jours pour retourner à Suez sur la même frégate; je passai ensuite à bord du *Gange*, où je retrouvai ce Mahomed Naduka dont la conduite extravagante avait entraîné la ruine du village que nous avions incendié. Il parut charmé de me revoir, me reçut amicalement, et subvint à mes plus pressans besoins. Je ne restai pas long-temps avec lui, et successivement transféré à bord de plusieurs bâtimens , je passai enfin sur le *Kamaz*, qui se rendait à Madras. Mais en arrivant près de cette ville, une lettre du gouverneur-général enjoignant à notre capitaine de se rendre directement au Bengale, sans toucher nulle part, nous continuâmes notre route jusqu'à Calcutta, où nous arrivâmes le 24 août 1802 : une violente attaque de fièvre m'ayant retenu dans cette dernière ville jusqu'au 10 septembre suivant, je fus embarqué heureusement à

- cette époque sur *le Bengale*, et j'arrivai à Madras le 7 octobre de la même année. Je rejoignis ainsi mon régiment, après vingt mois d'absence, seul survivant de mon détachement, et heureux au-delà de toute expression, de me trouver réuni à mes amis et à mes compatriotes. •

Missions à Owyhée.

IL va se former un établissement de missionnaires à l'île d'Owyhée, dans la mer du Sud. Cette île est située entre les 19° et 20° degrés de latitude nord, et les 151 à 160 de longitude ouest. Les naturels d'Owyhée ont déjà fait de grands progrès dans la civilisation. Leur roi Pomare écrit déjà fort bien. Son premier ministre s'appelle M. Pitt. Son ministre de la justice a la moitié du corps tatoué, l'autre moitié est d'une couleur vive et luisante, couleur naturelle de ces insulaires. S. E. siège avec beaucoup de dignité, et entend les parties, tant le défendeur que le demandeur : celui des deux plaideurs vers lequel il

tourne le côté rembruni de son visage est condamné.

Le roi, à l'exemple des monarques européens, donna un magnifique festin le jour de sa fête. Un vaisseau américain ayant été aperçu au large, un canot l'aborda. Le capitaine et son équipage furent fort surpris d'entendre des indigènes parler la langue anglaise. Le canot ne contenait rien moins que M. Pitt lui-même. Il annonça au capitaine qu'il venait par ordre de son royal maître, au nom duquel il demanda une bouteille de rhum, qui devait être buë le jour de sa fête.

MOEURS,**AMUSEMENS ET SPECTACLES****DES JAVANAIS;**

Extrait d'un voyage dans l'intérieur de l'île de Java , fait
par MM. L. et Deschaups.

Les Javanais , qui habitent une des îles les plus méridionales de l'archipel asiatique , et la plus fréquentée par les Européens , devraient être les mieux connus , si les voyageurs ne les avaient souvent confondus avec les autres peuples étrangers qui habitent les environs de Batavia. « Je n'aurais point , dit l'auteur , la prétention de faire mieux connaître les mœurs et le caractère des habitans de Java , si un long séjour dans l'intérieur de leur pays ne m'avait mis à même de les juger. »

Les Javanais , en général , sont d'une taille médiocre ; ils ont le teint basané , les cheveux longs ; leurs traits paraîtraient

assez réguliers, si leur nez n'était pas un peu épaté: ils sont bons, fidèles à leurs engagements, crédules comme tous les peuples ignorans, amateurs du merveilleux, indolens par caractère, patients dans l'adversité, extrêmement respectueux envers leurs parens, attachés à leurs enfans: ils préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauraient garder, aussi l'industrie est nulle parmi eux; à l'exception de quelques ouvriers qui travaillent grossièrement les métaux, tous les Javanais se contentent de cultiver leur champ; le reste du temps se passe à fumer l'opium et à mâcher le *siri*. Les femmes filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille; mais dans ces climats brûlans, on ne s'habille que par décence. Les hommes se contentent d'attacher autour de leurs reins une toile qui tombe jusqu'au genou. Les femmes portent, en outre, une petite camisole de toile bleue, qui leur couvre les épaules et la poitrine. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de sept ans.

Leur manière de vivre est aussi frugale que leur habillement est simple : le riz et les ignames forment la base de leur nourriture ; ils mangent leurs légumes cuits à l'eau et assaisonnés avec du piment , qu'ils préfèrent à toutes les autres épiceries ; ils y ajoutent quelquefois de la viande de buffle fumée , et du poisson séché. Les grands mettent plus de recherche dans leur cuisine : ils ont des ragoûts qu'ils appellent *caris* , dont le curcuma et le piment font le principal assaisonnement. Ils aiment différentes espèces de friandises accommodées au sucre , qu'ils appellent *quéqué*. Tous ces mets , en général , ne flattent guères un palais européen.

Les habitations de ce peuple sont aussi simples que sa manière de vivre : ils construisent leurs maisons de bambou , espèce de roseau dont la tige est creuse et ligneuse ; ils les couvrent avec des feuilles de palmiers ou avec du chaume ; ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties : la première , où se fait le ménage , et la seconde , où se retire la famille pour se

coucher; cette manière de bâtir, et leur négligence, les exposent souvent à voir leurs habitations la proie des flammes; mais dès qu'un javanais a sauvé le coffre de bois qui renferme tout son avoir, il voit tranquillement brûler la maison qui lui coûte si peu à construire. Il n'en est pas de même dans les villes où le luxe exige des maisons plus commodés, quoique bâties des mêmes élémens; il en coûte beaucoup à les reconstruire, parce qu'on ne trouve pas les matériaux sur les lieux, et que souvent il faut faire venir de loin le bambou nécessaire. Les chefs font quelquefois bâtir des maisons en pierre; mais sur le même modèle que celles du pays; les fenêtres en sont petites, le toit est bas, on y étouffe; aussi n'y demeurent-ils point pendant le jour; ils préfèrent des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément et où le soleil ne saurait pénétrer. Ces galeries, qu'ils appellent *pangon*, ne sont, à proprement parler, qu'un toit soutenu par des colonnes.

Les Javanais, comme la plupart des ha-

bitans des pays chauds, sont portés à l'indolence, tant par la température brûlante de leur climat que par la prodigieuse fécondité de leur sol; quelques jours de travail leur suffisent pour s'assurer une abondante moisson; le reste du temps se passe dans l'inaction ou dans les plaisirs. Les femmes, traitées avec égard, sont généralement fort sages et le sont sans contrainte; l'usage leur accorde une liberté dont elles n'abusent pas.

A Java, les femmes se visitent entre elles, et passent les soirées à mâcher le bétel ou *siri*, et à raconter des histoires ou à chanter en s'accompagnant sur un tambour de basque. Les hommes sont exclus de ces assemblées, s'il y a des femmes étrangères; leur langue est faite pour l'harmonie; mais leur musique n'y répond pas, elle est monotone et traînante.

Quoique les Javanais soient très-avides de spectacles, la comédie est encore chez eux dans sa première enfance; ce n'est, à proprement parler, qu'une pantomime dont on lit en même temps l'explication;

ils n'ont point de théâtre particulier ; une espèce de hangar, ouvert de tous côtés, leur sert à cet usage ; les spectateurs sont rangés autour ; et le lecteur, ou souffleur, armé d'un bâton, commande au maître d'orchestre, fait mouvoir les acteurs, et lit la pièce. Il commence par une espèce de prologue, annonce les personnages qui vont entrer en scène, et leur en donne le signal en frappant de son bâton ; alors les acteurs, qui sont cachés derrière un rideau, s'avancent sur la scène. Il continue de lire, et ceux-ci ne font que des gestes appropriés aux paroles qu'ils sont censés dire ; quand ils ont fini, il fait signe à d'autres, et ainsi de suite jusqu'au dénouement. Les acteurs sont richement habillés à la mode du pays, mais masqués ; les jeunes gens, qui font les rôles de femmes, portent un masque blanc, quoique ce ne soit pas la couleur de celles du pays. Ces masques sont de bois, et assez bien sculptés ; celui du bouffon a la bouche ouverte. Il paraîtra surprenant, sans doute, de trouver un rapport si frappant dans la ma-

nière de jouer la comédie des Javanais , et celle des anciens , qui ne paraissent que masqués sur la scène ; mais ce rapport ne va pas au-delà.

Outre la grande comédie ou *wayan* , les Javanais ont encore un genre de farce , qu'on appelle *toping* ; elle est exécutée par des comédiens ambulans , qui vont de marché en marché jouer pour de l'argent ; une femme et deux hommes forment la troupe ; ils parlent , chantent et dansent alternativement : ils n'ont point de sujet déterminé ; ils improvisent suivant les circonstances , et disent quelquefois des choses assez plaisantes ; ils sont aussi masqués lorsqu'ils jouent , et les femmes portent en outre une énorme perruque de laine noire , ornée de clinquant.

Parmi les amusemens usités dans le pays , il n'en est aucun qui soit d'un goût plus général que la danse appelée *teudach*. Dès que la nuit commence , on entend retentir partout le son bruyant de la musique ; le peuple , en foule , quitte ses maisons pour se rendre sur les places publiques ,

où les danseuses se rassemblent. Une tente dressée à la hâte, éclairée par plusieurs lampes, abrite les acteurs et une partie des spectateurs. Trois ou quatre femmes, demi-nues, la tête ornée de fleurs, dansent au son des instrumens, en s'accompagnant de la voix. Cette danse s'exécute par le mouvement successif de toutes les parties du corps; les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux, tout est en action; mais quelque charme qu'ait ce spectacle pour un javanais, ce n'est aux yeux d'un européen, qu'une suite de contorsions.

Le sultan a chez lui un autre genre de danseuses qu'on appelle *tédoro*; celles-ci dansent avec plus de grâces, et forment des ballets réguliers; elles ont quelques rapports avec les *Bayadères* de l'Inde. Peu de personnes ont eu l'occasion de voir ces danseuses, parce que le sultan et le gouverneur de Samarang ont, seuls, le droit d'en avoir.

Les pages du sultan, lorsqu'il paraît en public, exécutent devant lui une marche qu'on pourrait appeler danse; mais, hors

de là, les Javanais n'ont point de danses particulières aux hommes, comme leurs autres voisins.

A l'exception du *teudack* et des *topings*, tous les autres spectacles n'appartiennent qu'aux chefs du pays. Le peuple a aussi ses amusemens quand il peut s'arracher à son indolence naturelle, qui le retient quelquefois, des journées entières, assis, à fumer l'opium ou mâcher le bétel; c'est la feuille d'une espèce de poivre, qu'on mâche avec la noix d'arc et un peu de chaux, ce qui donne à la salive une couleur rouge, et à l'haleine une odeur qu'ils trouvent agréable. Parmi les amusemens qui sont propres aux gens du peuple, il faut compter principalement le combat du coq; c'est un spectacle dont ils ne peuvent se rassasier; ils y passent des journées entières; ils excitent les combattans, du geste et de la voix. L'espoir et la crainte se peignent tour-à tour sur la figure des parieurs; et, pour que la victoire reste moins long-temps indécise, ils arment les épérons de leurs coqs d'un fer tranchant, qui

termine bientôt le combat. Il y a tel coq qui, habitué à ce genre de combat, tue son adversaire du premier coup; il devient alors impayable, et on en parle dans le canton, comme on parlerait, en Angleterre, d'un fameux coursier.

Outre le coq, les Javanais s'amuseut aussi à faire battre la femelle d'une caille du pays, appelée *bouzon-gma*, qui met autant d'acharnement au combat que le meilleur coq; et comme l'imitation est dans la nature humaine, les enfans s'amuseut à exciter des sauterelles à se battre les unes contre les autres.

Les Javanais, très-patients et très-flegmatiques, ne se querellent guères; mais ils se battent par plaisir. Ce jeu, qu'on appelle *anclon*, consiste à s'appliquer des coups de baguette, en cadence, jusqu'à ce qu'un des deux s'avoue vaincu et se retire: ils frappent indifféremment partout; mais, pour ne pas se blesser à la tête, ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert; on ne peut por-

ter qu'un coup à la fois ; et les combattans , après avoir frappé , reculent quelques pas et reviennent ensuite à la charge. Il est difficile de se faire une idée de l'acharnement qu'ils mettent à cet exercice , qui se fait au son des instrumens ; il y en a quelquefois qui ont le dos tout en sang. Les spectateurs séparent les combattans lorsqu'ils frappent plusieurs coups de suite , ou bien , lorsque la chaleur de l'action les entraîne à d'autres excès.

Si le peuple a ses combats , les grands ont aussi les leurs. Les efforts des faibles animaux ne leur suffisent pas pour amuser leurs barbares loisirs. Le tigre , la terreur de ces contrées , est nourri dans leur résidence pour combattre contre leurs sujets ; ils en entretiennent toujours dans le voisinage de leurs palais , dont ils se servent au besoin. C'est ordinairement dans les cours du palais que se donnent les combats de tigre , afin que les femmes qui se montrent rarement en public , puissent jouir de ce spectacle. Il y a différentes ma-

nières de faire battre cet animal ; on lui donne pour adversaire tantôt des buffles et tantôt des hommes.

Lorsqu'on veut mesurer l'adresse du tigre contre la force du buffle , on met ces animaux en présence dans un champ clos , fermé par des pièces de bois très-serrées ; on les excite au moyen de petits aiguillons qu'on leur jette : car, sans cette précaution , le tigre reste acculé dans un coin , et le buffle se contente de présenter les cornes à son adversaire ; lorsque les petits traits qu'on leur lance ne suffisent pas , on a recours au feu , et on leur jette des artifices ; ils finissent par devenir furieux , et la victoire est ordinairement au premier assaillant ; si c'est le tigre , il s'élance sur son adversaire , se cramponne sur ses épaules , sans que rien puisse lui faire lâcher prise ; si , au contraire , c'est le buffle qui attaque le premier , il écrase le tigre avec ses cornes contre les barreaux qui forment l'enceinte.

Lorsqu'on fait combattre le tigre contre des hommes , c'est tantôt un spectacle et

tantôt un supplice. Lorsqu'on ne veut qu'un amusement, on lâche un tigre au milieu d'un bataillon carré, formé d'un triple rang d'hommes armés de longues piques. Aussitôt que l'animal se voit en liberté, son premier mouvement est de chercher à fuir ; mais comme il trouve tous les côtés hérissés de pointes, il s'agite en tous sens, revient sur ses pas, hésite, et s'élance enfin pour franchir les rangs ; il se précipite lui-même sur les piques, et meurt percé de mille coups : il arrive cependant quelquefois qu'il parvient à se faire jour au travers les rangs mal serrés, et qu'il s'échappe ; cet accident n'a rien de bien dangereux, parce que son instinct le porte à se cacher dans le premier endroit obscur qu'il rencontre, et qu'on l'y tue facilement. Il est digne de remarque que, lorsque ce terrible animal se voit poursuivi, il ne songe plus qu'à fuir sans chercher à se défendre, et que, dans ce cas, la vue d'un enfant suffirait pour l'effrayer et le détourner de sa route.

Il n'appartient qu'à des peuples encore

barbares d'imaginer un supplice aussi cruel que celui de faire battre un homme corps à corps avec un tigre. On voit que ce code pénal est fait pour des gens qui aiment à se repaître les yeux des dernières angoisses d'un malheureux luttant contre la mort. Dans nos pays policés, le supplice d'un criminel est un sacrifice que la société fait à regret pour la tranquillité publique; mais chez eux c'est un spectacle, une fête publique qu'ils cherchent à prolonger autant que possible. Les lois, ou l'usage (car c'est pour eux la même chose), condamnent à ce combat périlleux les criminels de lèse-majesté; et l'on comprend dans ce mot, non-seulement la trahison envers le souverain, mais encore le vol commis dans l'enceinte de son palais.

Lorsque, sur l'avis de son conseil, le sultan a prononcé l'arrêt qui condamne un homme à ce supplice, on dresse sur la place publique un enclos circulaire de vingt ou trente pieds de diamètre, formé de poutres de bois, assez serrées pour que le tigre ne puisse pas s'échapper, mais assez

distantes pour qu'on puisse aisément voir tout ce qui se passe dans l'intérieur. On ménage dans cette enceinte deux ouvertures : l'une pour le tigre , l'autre en face, pour son adversaire, qui entre le premier. Il est , suivant l'usage du pays , nu jusqu'à la ceinture ; il a la tête ornée de guirlandes de fleurs , comme une victime qu'on conduit à l'autel ; il tient dans la main droite un poignard , et de l'autre un morceau de bois garni de poinmeaux aux deux extrémités : au moyen de cette arme défensive , il peut fourrer impunément le bras dans la gueule de l'animal qui ne peut la refermer. Lorsqu'il est entré dans l'arène , il salue le sultan à la manière du pays , en portant les deux mains sur la tête et l'inclinant ensuite. Ce malheureux qu'on conduit au supplice , n'est pas exempt du cérémonial ; il faut encore qu'il exécute certaine danse grave en usage parmi eux , lorsqu'ils se préparent au combat.

Au signal donné on fait entrer le tigre , et aussitôt l'homme qui doit le combattre se met en devoir de l'attendre de pied

ferme ; il présente le bras gauche en avant, et tient l'autre prêt à frapper ; mais l'animal s'obstine quelquefois à ne pas sortir de sa cage , dont l'ouverture est adaptée au passage qu'on lui a ménagé ; on est alors obligé de se servir de feu pour le forcer à quitter sa retraite ; il sort enfin , la gueule béante , la fureur dans les yeux ; il s'élance sur son adversaire, qui l'arrête du bras gauche et le poignarde de l'autre ; mais quelle que soit la force qu'il mette à repousser l'animal , il ne peut jamais l'empêcher de l'atteindre de ses griffes , et de lui faire de profondes blessures ; si cependant il parvient à se dégager de l'animal expirant, il est ordinairement sauvé ; mais si , au lieu de porter au tigre un coup mortel , il n'a fait que le blesser , il est mis en pièces sur-le-champ.

L'homme qui sort victorieux de ce combat obtient ordinairement sa grâce ; mais si son crime est tel que le sultan croie ne pouvoir le lui pardonner, on lui présente un second tigre dont ses forces épuisées le

rendent bientôt la victime. Il est cependant rare que ce cas arrive ; parce que , lorsqu'on veut qu'un homme périsse sous la griffe de l'animal , on lui met en main un poignard qui ploie à la moindre résistance, et on le laisse à la merci de son ennemi , qui le met en pièces sur-le-champ. Ce supplice, comme tous les autres dans le pays, n'entraîne aucune idée d'infamie ; on a , au contraire , une espèce d'admiration pour un homme qui a su résister à un tigre ; et loin de chercher à cacher ses cicatrices, il affecte de les montrer comme trophée.

La chasse et la pêche sont au nombre des amusemens favoris des chefs qui habitent l'intérieur du pays ; ce n'est pas , comme on pourrait le supposer d'après l'indolence connue de ces peuples, ce genre de chasse qui consiste à tendre des pièges au gibier ou à l'abattre d'un coup de fusil, ou bien la pêche à la ligne ; c'est une guerre à toute outrance qu'on fait aux animaux d'un canton , ou aux poissons d'une ri-

vière; la manière ordinaire d'attraper du gibier ou de prendre du poisson, est abandonnée au vulgaire.

Lorsqu'un prince ou un chef veut se donner le plaisir de la chasse, il envoie d'avance du monde sur les lieux pour en préparer la place. On choisit ordinairement une vallée, qu'on ferme, des deux côtés, d'une palissade de bambous très-serrés, de manière que cette clôture, qui a quelquefois une demi-lieue de long, se rapproche insensiblement vers l'extrémité comme les deux branches d'un V; il y a dans cet endroit une trouée garnie de feuillage, qui donne dans une grande fosse fermée de palissades, où le gibier vient se précipiter : au jour indiqué, on rassemble une grande quantité de monde, jusqu'à huit cents hommes; on les fait entrer dans le bois par deux côtés opposés; ils se rapprochent peu à peu, en faisant beaucoup de bruit; le gibier, effrayé, cherche à fuir du côté opposé, et prend la route du *Gragot*, c'est ainsi qu'on appelle cet enclos. Le bruit recommençant, il fuit toujours entre

les palissades; enfin ne trouvant d'autre moyen des'échapper, il se précipite en foule par la trouée et se trouve pris. L'auteur vit prendre , dans une de ces chasses, onze cerfs, cinq chevreuils , trente-cinq cochons sauvages , et une panthère, qui parvint à s'échapper par-dessus les palissades; on tua tous ces animaux, à l'exception des chevreuils, qu'on réserva pour mettre dans un parc; les cerfs furent dévorés presque sur-le-champ par les gens de la suite; on enterra les cochons, que les lois de Mahomet défendaient de manger.

Un des exercices favoris des habitans de l'intérieur, c'est de courir le cerf; on prend pour cette chasse le moment de la sécheresse, où toutes les grandes herbes qui obstruent la plaine sont brûlées, suivant l'usage du pays, pour en écarter les tigres. Les chasseurs sont à cheval, sans selle, armés d'une espèce de couteau de chasse, avec lequel ils cherchent à couper le jarret du cerf quand ils peuvent l'atteindre. Ils sont disposés de manière à se relayer successivement, et à empêcher

l'animal de s'écarter de la plaine. Les chefs ne se mêlent ordinairement à la partie que lorsque le cerf est déjà fatigué, et ce sont communément eux qui ont l'avantage de porter le premier coup; mais c'est un avantage qu'ils doivent plus à la vigueur de leurs chevaux qu'à la déférence des autres chasseurs, qui, une fois lancés, ne connaissent plus de distinction.

Il est rare que les gens du peuple chassent le tigre avec des armes à feu; ils se contentent de lui tendre des pièges; mais il faut que le danger soit bien pressant pour qu'ils s'y décident. Lorsque cet animal quitte les bois et s'approche des habitations, sa présence est bientôt reconnue, par le ravage qu'il fait de toutes parts. Les chèvres, les moutons, les chevaux, les buffles, les hommes mêmes deviennent sa proie; c'est alors que le danger réveille l'apathie des habitans; l'intérêt général rassemble tout le monde, et on se réunit pour faire la guerre à ce terrible ennemi. On peut le prendre mort ou vivant, et cette dernière manière est souvent préfé-

rée, parce qu'elle offre moins de dangers. Pour prendre le tigre vivant, on construit, avec des troncs d'arbres fendus, une espèce de cage de bois, assez semblable à nos ratières à bascules; on y attache, dans le fond, une chèvre ou un mouton, qui, par son cri, attire l'animal dans le piège; à peine est-il entré, que la détente fait tomber la trappe, et il se trouve pris. On serait tenté de croire que le tigre, à la merci de ses ennemis, va périr de mille coups; cependant ils n'en font rien. Un préjugé s'oppose à leur vengeance; ils sont persuadés qu'un homme qui a tué un tigre doit être dévoré par un autre animal de cette espèce. On ne tue donc pas le tigre, mais on le laisse mourir de faim, à moins qu'on ne le destine pour la ménagerie de l'Empereur.

L'autre manière de détruire le tigre est fondée sur ses habitudes connues; comme on sait que cet animal répugne à manger d'autre viande que celle qu'il a tuée lui-même, on tâche de se procurer les restes de quelques buffles, ou autres bêtes,

nouvellement enlevés ; on les attache à un arbre , de manière que le tigre ne puisse y atteindre qu'en s'élançant : on enfonce en terre des pieux très-pointus ; et lorsque le tigre , pressé par la faim , revient à sa proie , il se précipite lui-même sur ces pointes , en s'élançant pour la saisir. Si cette manière de prendre le tigre n'est pas préférée à l'autre , quoique plus aisée en apparence , c'est à cause du danger d'entrer dans les bois pour y chercher les restes de la bête enlevée , car on sait que le tigre ne s'en éloigne guères , et si on le fait fuir en faisant du bruit , on court risque de ne plus le revoir.

La pêche est un amusement plus paisible , que les chefs du pays donnent quelquefois à leurs femmes dans la belle saison ; lorsqu'on a désigné la place où l'on veut pêcher , on barre la rivière avec des claies pour arrêter le poisson , et à un quart de lieue plus haut on y verse une certaine quantité d'eau dans laquelle on a fait macérer la racine d'une plante appelée *touba* , qui a la propriété d'enivrer le poisson. A

peine cette eau est-elle jetée dans la rivière, qu'on s'aperçoit de son effet à l'agitation des poissons qui cherchent à fuir de toutes parts ; mais ils sont arrêtés par les claies ou filets qu'on a tendus plus bas ; le *touba* fait son effet , et les poissons restent presque sans mouvement à la surface de l'eau, où on les prend à la main. Ce poison n'est cependant pas mortel pour eux , il ne fait que les enivrer , et il suffit de les replonger dans une eau pure pour leur rendre leur première vigueur. Les rivières de Java ne renferment pas beaucoup d'espèces de poissons différens ; mais celui qui y est le plus commun , est une espèce de perche très-grande et d'un goût parfait.

AVENTURES SINGULIÈRES

D'UN VOYAGEUR,

A Saint-Yago, l'une des Isles du Cap-Vert.

UN vaisseau hollandais de la compagnie des Indes-Orientales, après quatre jours d'une tempête affreuse, relâcha à Saint-Yago, la plus grande des îles du Cap-Vert (1). Une chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau; quelques passagers, cédant au désir de parcourir un sol qui offrait à leurs yeux toutes les richesses de la végétation la plus brillante, à une époque de l'année (on était alors au mois de décembre) où l'Europe est presque partout ensevelie sous les neiges, descendirent dans l'île. Se méfiant peu des nègres indi-

(1) Ces îles, au nombre de onze, furent découvertes en 1460, par Antoine Noli, génois, au service du roi de Portugal. Elles sont à cent lieues N.-O. des côtes d'Afrique.

gènes avec qui l'équipage venait de commercer, les hommes qui montaient la chaloupe, laissèrent sur le rivage les armes qu'ils avaient apportées, afin de rouler plus commodément les tonneaux qu'ils se disposaient à y amener. Témoins de cette imprudence, les nègres se saisissent des armes, les tournent contre leurs propriétaires, et les menacent de les tuer, s'ils font la moindre résistance. Désarmés et dispersés, ils se virent contraints de céder, et furent en un clin-d'œil dépouillés de leur argent, de leurs vêtemens et même de leur linge; une culotte, des souliers, un chapeau échappèrent seuls à l'avidité de leurs ennemis. Dans un si triste état, ils se hâtèrent de regagner la chaloupe; mais le patron, effrayé de leur sort, avait poussé au large, sans attendre tous ses hommes, et gagnait à force de rames le vaisseau, qui était mouillé à un mille du rivage.

Parmi les malheureux que la pusillanimité du patron de la chaloupe laissait abandonnés sur cette terre inhospitalière, se trouva l'auteur du récit qu'on va lire.

Réuni à trois de ses compagnons, deux Français et un Flamand, que l'infortune fit ses amis, ils prirent une résolution commune, et s'avancèrent au hasard dans le pays. Le jour commençait à baisser, lorsqu'une personne de haute taille, et qui, par son costume, eût apparu un peu plus tard comme un fantôme, s'offrit à eux. C'était une négresse, enveloppée dans une espèce de serpillière. Elle témoigna quelque surprise à l'aspect d'hommes blancs dans une nudité presque complète; et comprenant par leurs signes qu'ils demandaient l'indication de la ville la plus voisine, elle répéta plusieurs fois : *Ribeira-Grande* (1), en leur montrant du doigt une éminence, vers laquelle ils dirigèrent leurs pas. A peine l'avaient-ils franchie, qu'un des voleurs, qui les poursuivait à toutes jambes, les atteignit, et se mit à examiner d'un œil scrutateur le peu de vêtemens qui leur restait encore. Le Flamand portait une culotte courte sous son pantalon. Le nègre,

(1) Capitale de l'île Saint-Yago.

après l'avoir fouillé, lui fit comprendre qu'il y avait du superflu dans son habillement. Il fallut livrer le pantalon, un couteau, et un peu d'argent qu'il fut impossible de dérober aux regards de l'impitoyable voleur. En dédommagement, il prômit aux malheureux qu'il dépouillait ainsi de leurs dernières ressources, de les escorter pendant une partie du chemin. Non loin du lieu de ce dernier accident, ils trouvèrent un village où leur fripon de guide les avertit de ne pas faire de bruit, leur donnant lui-même l'exemple des précautions à prendre. Il traversa cet endroit d'un pas aussi léger que rapide, craignant peut-être que la police ne lui demandât compte de sa conduite envers eux ; et les quitta, après leur avoir indiqué le chemin de Ribeira-Grande par des signes qu'un brillant clair de lune permettait de voir distinctement.

« Accablés de fatigue et de faim, (dit l'auteur, dont je prends ici le récit, parce que les événemens qui vont suivre le concernent presque uniquement), nous pri-

mes le parti de passer la nuit en route, et n'ayant pas de choix à faire, nous nous arrêtàmes sur un terrain couvert de cailloux pointus et de plantes épineuses. Je fus quelque temps sans pouvoir fermer les yeux ; le souvenir des heureux jours de mon enfance se retraçait trop vivement à mon imagination pour ne pas prolonger mon insomnie. C'était la veille de Noël, cette époque était marquée, dans mon pays, par des réjouissances auxquelles je m'imaginais ne devoir plus jamais prendre part. Errant, sans asile, sans vêtement, je me voyais couché au milieu des ronces, dans une contrée lointaine, tandis que ma famille pleurait peut-être amèrement l'absence d'un fils et d'un frère chéri. Cependant, un sommeil profond succéda à ces tristes réflexions ; malgré la dureté de notre couche, mes compagnons et moi, nous ne fûmes réveillés que par l'impression d'un soleil trop ardent pour nos corps qui la recevaient à nu pour la première fois. Après nous être mutuellement tiré les épines du dos et des côtés, nous nous remi-

mes en marche, et nous entrâmes au milieu du jour dans la ville de Ribeira-Grande, que baignent les flots de la mer.

Dans ce moment, neuf chanoines se rendaient à la cathédrale pour entendre la grand'messe avec plusieurs autres ecclésiastiques. Frappés de notre misérable situation, ils s'arrêtent et nous firent signe d'approcher. Deux seulement étaient blancs, les autres de sang mêlé, et le bas-chœur était exclusivement composé de mulâtres et de nègres. Un des chanoines, qui parlait assez facilement le français, nous adressa, dans cette langue, mille questions sur nos aventures; puis, apprenant que j'entendais le latin, il me traita avec une distinction toute particulière. La curiosité attira vers nous une foule d'étudiants, tous noirs, qui nous entourèrent aussitôt que le clergé nous eût quittés pour entrer dans l'église. Le plus distingué d'entre eux, nommé Nicolas Cabral, me fit grand plaisir en m'offrant un déjeuner dont mon estomac avait le plus pressant besoin. Des goyaves, des cocos, des bana-

nes, des ignames composèrent pour moi l'un des meilleurs repas de ma vie. Lorsqu'il fut achevé, mon hôte me conduisit à l'église, j'y retrouvai le chanoine qui m'avait le premier adressé la parole en français, et qui me proposa de le suivre à sa demeure. Il se nommait don Freyre d'Andrade. Sa maison était l'une des plus considérables de la ville quoiqu'elle n'eût qu'un rez-de-chaussée. Après quelques momens d'entretien sur la situation de l'Europe, il me surprit beaucoup en m'offrant le toit et la table. « Pour moi, dit-il, dix, vingt personnes de plus à nourrir ne sont pas une affaire : j'ai gardé, pendant des années entières, plusieurs Européens qui s'étaient échappés de leurs vaisseaux. »

« J'acceptai avec empressement l'offre obligeante du chanoine. Mon logement me fut de suite assigné : il se composait de deux chambres garnies toutes deux d'un petit banc, d'une table, d'un bois de lit couvert d'une natte de jonc appelée *estère*, et de quelques coffres fermés à clef. Ce

modeste réduit dut paraître et parut en effet magnifique à l'homme qui, la nuit précédente, n'avait su où reposer sa tête.

» En prenant possession de mon logement, je fus salué par trois mulâtres de quatorze à quinze ans, qui me demandèrent, en mauvais français, des nouvelles de ma santé. J'éprouvai la plus agréable surprise en les entendant, certain d'avoir autour de moi des personnes dont je pourrais être compris en cas de besoin ; mais je fus bientôt détrompé, en reconnaissant qu'à l'exception de cette phrase bannale : *Monssi, commang vou porte-vou ?* mes jeunes commensaux n'entendaient pas un mot de français. Aussi notre conversation, réduite à des signes, fut-elle bientôt épuisée. Invité peu après à passer chez le chanoine, je le trouvai à table avec son confesseur ; il me nomma les fruits et les mets qui la couvraient, sans m'engager à y goûter, puis il me congédia. Je me consolai de cette singulière façon d'agir, en apercevant dans ma chambre, à mon retour, une ta-

ble servie pour les mulâtres et pour moi , avec la même abondance que celle du maître de la maison.

• Le même jour, j'allai rendre visite à mes trois compagnons d'infortune, qu'on avait admis à l'hôpital de la Miséricorde. Ils étaient obligés de mendier leur pain de porte en porte; et en comparant leur situation à la mienne, je ne pus m'empêcher de bénir la Providence qui m'avait sauvé d'une pareille extrémité , en me procurant les avantages d'une éducation plus soignée.

• L'hôpital de la Miséricorde n'a d'autre mérite que la solidité; il est lourd et massif. Le rez-de-chaussée qui forme une vaste salle uniquement consacrée au but de la fondation, est surmonté d'un étage où logent une béate portugaise (1) et les ménages des nègres au service de la maison.

• Ce qui doit me rappeler à jamais

(1) Les béates sont des femmes non-cloîtrées , qui remplissent les mêmes fonctions que les sœurs de la Charité en France.

cet hôpital , est le récit que j'y entendis de la bouche même d'un mourant. Cet infortuné était Italien , les mauvais traitemens du capitaine d'un vaisseau hollandais, sur lequel il servait comme charpentier, l'avaient porté à déserteur. Conduit par le hasard sur l'habitation d'un riche planteur noir , qui le reçut avec la plus grande hospitalité, la reconnaissance lui fit bientôt désirer de s'unir à une famille qui le comblait de bienfaits. Un an après son arrivée dans cette maison, il en épousa la plus jeune des filles. La naissance d'un enfant qui semblait devoir augmenter la félicité dont jouissaient les deux époux , vint en altérer la pureté. Les sœurs de la mariée, furieuses de voir prospérer un hymen dont elles s'étaient efforcées d'empêcher la conclusion, ne purent dissimuler plus long-temps l'aversion que leur inspirait leur beau-frère. N'ayant pas réussi à le perdre dans l'esprit de leurs parens , elles résolurent de le faire périr. L'enfant succomba le premier , leur victime, ou celle d'une maladie naturelle;

quant au père, consumé par un poison lent qui lui enleva toutes ses forces dans l'espace de quelques mois, n'ayant aucun médecin auprès de lui, il s'était fait transporter depuis peu à la Miséricorde, afin de ne pas sentir les souffrances de ses derniers momens, aggravées encore par la présence de ses meurtriers.

• Après ce récit, qu'une extrême faiblesse lui permit à peine de terminer, il me dit : « Que mon exemple vous serve de leçon; craignez les caresses des habitans de ce pays. Ils ne négligeront ni soins, ni supplications pour vous retenir auprès d'eux; mais le premier tort qu'ils croiront avoir à vous reprocher, vous rendra victime du penchant à la vengeance qui les caractérise. »

• Je lui promis d'avoir toujours ses sages conseils présens à ma pensée; et je le quittai, pénétré d'horreur pour tant de scélératesse et de compassion pour celui qui était si près d'en être la victime. Le lendemain, il n'était plus; et j'appris qu'avant d'expirer, il avait mis ses cinq escla-

ves en liberté, reçu le dernier baiser de sa femme, et fait ses adieux à ses parens éplorés, dont les soins affectueux avaient adouci l'amertume de ses derniers momens.

• Mon patron semblait vouloir effacer l'impression profonde que cet événement avait faite sur moi, par des témoignages multipliés du plus vif intérêt. Pourvu, grâce à ses soins, de linge et d'un vêtement complet, je dus paraître aux gens du pays un élégant du premier ordre.

• Si l'oisiveté était une source de bonheur, j'aurais été, sans contredit, un des hommes les plus heureux; mais elle empoisonnait, au contraire, celui dont j'aurais pu jouir. Dans l'intérieur je n'avais d'autre occupation que d'accompagner, à leur entrée et à leur sortie, les étrangers de distinction; car à Saint-Yago, ce soin ne regarde jamais le maître de la maison. Mes passe-temps les plus doux étaient au milieu des Français de la Miséricorde, auxquels je me réunissais le plus souvent que je pouvais, et quelquefois aussi au mi-

lieu des étudiants noirs qui me comblaient de prévenances, et m'invitaient à toutes leurs parties de plaisir. Je devais la considération dont je jouissais auprès d'eux , à mon habileté dans le latin.

• Don Freyre, voulant me faire connaître les productions et les coutumes de l'île, me menait , de son côté , à toutes les fêtes qui se donnaient , et auxquelles il était toujours invité comme un des premiers dignitaires du chapitre. Dans ces occasions, chaque convié étale toute la pompe que lui permet sa fortune ; l'éclat de son cortège s'augmente de la présence de tous les gens libres et autres de sa maison. Les esclaves y portent un costume particulier. Les femmes ouvrent la marche, portant sur leur tête la garde-robe entière de leur maître, dont la fortune se calcule d'après la quantité des hardes, toutes de coton, qu'il possède. Les esclaves mâles viennent ensuite, chargés de provisions et d'autres objets nécessaires. Parmi ceux du chanoine se trouvaient six trompettes, qui ne cessaient de sonner en chemin. Les trois

pages et moi nous les suivions , immédiatement , montés sur des ânes , et enfin le chanoine , placé sur une mule magnifique par sa taille et ses ornemens , fermait majestueusement la marche.

• La faveur d'un homme de la qualité et de l'importance de mon hôte , m'attirait les égards et les flatteries de tout le monde. J'étais adoré des esclaves , et j'avais des droits incontestables à leur attachement , par mon zèle à les garantir des châtimens qu'ils pouvaient mériter ; ma conduite à cet égard excitait d'autant plus leur reconnaissance , qu'un européen qui m'avait précédé dans la maison en avait tenu une toute différente envers eux.

• Au reste , dans cette île , le sort des esclaves est assez généralement fort doux ; peu de maîtres les traitent avec rigueur ; les autres non contents de fermer les yeux sur leurs fautes , les encouragent à persévérer dans le bien par des récompenses , et leur donnent même la liberté pour prix d'une conduite long-temps irréprochable. Les esclaves affranchis prennent , comme

des enfans adoptifs , le nom de leurs bien-fauteurs, et continuent le plus souvent à faire partie de leur maison , quoiqu'ils aient la faculté de vivre où et comme bon leur semble. Il y en avait trois dans ce cas , chez mon patron. L'un d'eux , surtout , offrait un exemple remarquable de ce genre ; car , fils d'un des souverains nègres de l'Afrique , le toit de son ancien maître avait plus de charmes pour lui , que la possession du trône auquel sa naissance l'appelait.

• Ce que la reconnaissance et le sentiment du bien-être produisaient sur ce nègre affranchi , l'amour fut sur le point de l'opérer en moi ; je faillis renoncer pour lui à ma patrie et à ma famille. Toutefois si j'ai résisté à ses séductions , jamais l'impression des charmes et des vertus de celle qui me l'inspira , ne s'effacera de mon cœur. Maria , c'était le nom de cette jeune beauté , était fille d'un monarque africain. Devenue l'esclave du père de l'un des jeunes étudiants avec qui j'étais le plus étroitement lié , elle avait mérité par ses qualités mo-

rales , et par son intelligence , la confiance entière de son maître , dont elle administrait la maison. Elle avait seize ans ; tout dans son extérieur décelait une noble origine. Des traits grecs admirablement proportionnés , des cheveux moëlleux et fins , une figure aérienne , une taille élégante , des membres délicats , une peau veloutée noire comme le jais , des lèvres de corail dont un double rang de dents plus blanches que l'ivoire relevait encore l'éclat , enfin des yeux à la fois vifs et languissans , offraient le tableau le plus complet du beau idéal dans une africaine ; son habillement ajoutait encore à ses charmes naturels ; une robe blanche d'un tissu de coton très-fin , la couvrait depuis le milieu de la poitrine jusqu'aux pieds ; un schall à raies bleues et blanches enveloppait sa taille , tandis qu'un autre de même étoffe entourait sa tête en forme de turban.

Mon ami , vivement épris de cette jeune fille , avait cherché à lui plaire sans pouvoir y réussir. Plus heureux que lui , j'en étais

aimé que je l'ignorais encore. Mais lorsque j'eus obtenu l'aveu de son amour, lorsqu'entraîné par ma passion, j'allais peut-être abuser de l'empire que la sienne me donnait sur elle, sa vertu arrêta mes transports. Dans ce moment, Maria, relevant vers moi ses beaux yeux que la modestie avait tenus fixés sur la terre pendant mes discours, me montra du doigt l'église, et en laissa expirer le nom sur ses lèvres, qu'agitait doucement un sourire mêlé de joie et de peine.

Profondément ému de cette éloquence si naïve, et de cette pureté de sentimens, j'hésitai un moment entre la résolution de lui offrir ma main dans le lieu même où elle venait de s'en montrer si digne, et celle de lui ôter les espérances auxquelles pourraient l'avoir livrée les effusions de mon amour. Cette dernière résolution toutefois l'emporta : « quelque heureux, dis-je à Maria, que je fusse de devenir votre époux, je ne puis l'espérer jamais..... » A ces mots, Maria tourna doucement la tête pour me cacher ses larmes, mais je les vis

couler, et pour me dérober au danger d'un pareil spectacle, je m'éloignai précipitamment. Cette circonstance fut la dernière où j'eus l'occasion de l'entretenir seule; elle sut, depuis cette époque, les éviter toutes sans affectation, quoique ses manières, à mon égard, fussent toujours les mêmes quand j'allais voir mon ami. L'intérêt que je ne cessai de prendre à son sort, me fit apprendre avant mon départ de Saint-Yago, qu'elle avait recouvré la liberté, et j'en éprouvai une satisfaction d'autant plus vive, que je croyais n'être pas entièrement étranger à ce bienfait.

• Une autre femme aussi laide et aussi désagréable que Maria était belle et intéressante, vint bientôt me livrer à un autre genre d'inquiétudes et de soucis; mon dégoût pour elle faillit me perdre dans l'esprit de mon patron, dont elle était la fille. Sa mère exerçait la plus grande influence sur l'esprit de don Freyre, et malgré son âge et sa difformité, continuait de le captiver. Quand je n'aurais eu d'autre objet que de conserver les bonnes grâces du

chanoine , je me serais fait une loi de rechercher celles d'Innocentia , c'était le nom de cette singulière favorite ; mais j'avais encore des raisons particulières de m'en faire une amie. Ma liberté était extrêmement restreinte, don Freyre en avait borné l'usage dès mon entrée chez lui , et parmi les restrictions qu'il y avait apportées , était celle de ne jamais découcher. Cependant cette contrainte me pesait fortement ; je n'entendais jamais tirer le canon du port , qui annonçait l'arrivée d'un vaisseau européen , sans éprouver la plus vive impatience d'avoir des nouvelles de mon pays ; mais il m'était impossible de communiquer , pendant le jour , avec les personnes de l'équipage , sans risquer d'éveiller des soupçons , et je choisissais la nuit , par la protection d'Innocentia , pour passer quelques heures dans la société de marins dont les uns ou les autres devaient tôt ou tard , suivant les circonstances , favoriser mon projet de quitter l'île.

Le désœuvrement dans lequel je vivais depuis plusieurs mois , fortifiait de plus

en plus ce dessein, et l'entrée d'un vaisseau danois dans la rade de *Porto-Praya* me détermina à l'exécuter. Mais ayant obtenu sur le caractère et les habitudes du capitaine, des renseignemens peu favorables, je différâi encore. Cette tentative m'avait retenu près du port jusqu'à la nuit, de sorte qu'il était trop tard pour retourner le soir même à Ribcira-Grande, et je passai la nuit au corps-de-garde du fort de Saint-Yago, où j'eus le loisir d'examiner en quoi consistait sa force militaire.

Quatre cents hommes d'infanterie et cent de cavalerie la composaient. Parmi les premiers on comptait une cinquantaine de Portugais déportés, le reste était des insulaires. Les Portugais seuls étaient convenablement vêtus et armés ; un chapeau à larges bords relevés et des culottes en lambeaux formaient le vêtement des insulaires ; de longues piques et de vieux poignards, composaient toutes leurs armes. Ils portaient la dernière au côté droit ou gauche indifféremment, et présentaient l'image d'une caricature parfaite quand,

portant leur chapeau de la main gauche, ils tenaient, de la droite, leurs piques ou lances appuyées sur l'épaule. Tel de ces lanciers à qui un pillage ou toute autre chance heureuse avait procuré quelque portion d'habillement plus recherché, regardait en pitié ceux de ses camarades envers qui la fortune avait été moins prodigue. Les chevaux de la cavalerie n'avaient point de selle. Parmi les officiers des deux armes, les capitaines se distinguaient seuls de leurs soldats, par un habit et des bas noirs. Le valet du gouverneur était, en même temps, major de cette troupe imposante, que j'eus occasion de voir, à une revue, dans tout son éclat.

• Quand je revins à Ribeira-Grande, don Freyre me reçut avec des témoignages marqués de satisfaction. Mon absence l'avait inquiété, et sa physionomie exprima le plaisir que lui causait mon retour inattendu. Pour le mieux manifester, il me fit placer à table à ses côtés, et me prodigua les louanges et les caresses. Dans l'excès de

sa joie, il me fit même part du plan qu'il avait conçu pour mon bonheur.

» Je vous ai assez éprouvé, me dit-il, pour juger que vous êtes tel que je puis le désirer; et si vous voulez vous résoudre à rester ici, j'ai résolu de vous attacher à moi par des nœuds solennels, en vous donnant en mariage ma Jérémonimie; c'était sa fille, dont j'ai parlé plus haut. A cette déclaration, mon sang se glaça dans mes veines, et je fus incapable de proférer une parole. On concevra sans peine l'effet terrible d'une pareille proposition, en lisant le portrait hideux de la créature qui en était l'objet; quelque imparfaite que soit l'esquisse que j'en vais tracer, qu'on se figure toutefois un petit être carré et trapu, à l'air triste et surnois, au teint d'un jaune foncé, au nez aplati, à la bouche énorme, aux lèvres d'une épaisseur démesurée comme l'était la longueur de ses oreilles, et l'on n'aura encore qu'une image flattée de la créature qu'on m'offrait.

» Le chanoine n'attribua heureusement

mon embarras qu'à la surprise et à la joie; mon silence lui parut un acquiescement à ses projets. Cependant, indépendamment des raisons que j'avais pour en empêcher l'exécution, je n'avais pas perdu le souvenir du récit et des conseils de l'italien que j'avais vu mourir à la Miséricorde. Toutefois, don Freyre n'exigeant pas de moi une déclaration positive de mes sentimens, je le laissai dans l'erreur, afin d'avoir le temps de me soustraire à sa vengeance avant d'en encourir les effets. Dans cet état, ma situation ne fit que momentanément s'améliorer. Certain de voir en moi son gendre futur, mon patron n'omit aucun soin pour me rendre le séjour de l'île de plus en plus agréable. Non-seulement, depuis ce moment, je mangeais à sa table, mais je l'accompagnais dans toutes ses visites, même aux gens de la plus haute distinction. Innocentia qui approuvait le choix du chanoine, redoubla aussi de témoignages d'affection pour moi, et s'efforça de prévenir mes moindres souhaits. Ma liberté devint plus grande, j'étais de mes excursions; je formai de nouvelles

connaissances. Parmi ces dernières, je distinguai deux proches parents de don Freyre, d'une société fort agréable. Mais bientôt, l'un d'eux ayant appris quelles étaient les bonnes dispositions du chanoine à mon égard, me devint aussi contraire qu'il m'avait été favorable.

Les plaisirs qu'on semait à l'envi sur mon existence, ne détruisaient pas cependant le désir que j'avais de m'échapper; mais, malgré tous mes efforts, peut-être n'aurai-je pas atteint le but, l'unique objet de mes vœux les plus ardents, si un événement, dont le souvenir me fait encore frémir, ne fût venu me déterminer spontanément à fouler aux pieds tous les obstacles qui m'avaient arrêté jusques-là.

Depuis six mois que j'habitais l'île, ma santé, au grand étonnement de tout le monde, n'avait éprouvé aucune altération, mais enfin, il me fallut payer, comme étranger, le tribut ordinaire; je fus saisi d'une fièvre inflammatoire, à l'approche de la saison des pluies, et j'eus, ce qu'on appelle dans le pays, la maladie du soleil.

parce qu'on l'attribue à l'excès de la chaleur.

• Tous les soins me furent prodigués, tant de la part de don Freyre, que de ceux de ses esclaves, qu'il commit à ma garde; mais les talens de mon médecin étaient loin de répondre à son zèle; il était de race noire, et toute sa pharmacie se réduisait à une poudre rougeâtre, prétendue rafraîchissante, dont il me faisait avaler quotidiennement une énorme quantité. Mon état ne changeait pas depuis quinze jours, lorsqu'un matin, je le vois entrer chez moi, suivi de quatre esclaves, portant un brasier, des petits paquets de coton et six gobelets. Ma faiblesse ne me permettant pas de me lever, deux des esclaves me prennent, m'étendent sur deux coffres d'une égale hauteur, m'y retiennent couché sur le ventre, pendant que l'Esculape m'applique, l'un après l'autre, sur le dos, les six gobelets remplis de coton enflammé. Des ampoules grosses comme le poing furent la conséquence de cette opération, qui m'avait causé les plus vives douleurs.

Le docteur, après avoir ouvert ces ampoules, me fit remettre au lit, dans un tel état d'épuisement, que je crus sincèrement toucher à mes derniers momens; cependant, la nature triompha à la fois, de la maladie et de l'ignorance du médecin; ma fièvre s'affaiblit; et en peu de jours, j'entrai en pleine convalescence.

Jusqu'alors, le chanoine était venu me voir au moins une fois chaque jour, et je fus d'autant plus surpris de passer un jour entier sans recevoir ses visites, qu'elles avaient été d'abord plus régulières. Le lendemain, je l'entendis qui demandait assez froidement de mes nouvelles, en prononçant avec une sorte d'irritation concentrée le nom de Jérémonimie. Cette circonstance fut pour moi un trait de lumière; je ne doutai pas qu'il ne connût mon dégoût pour sa fille, et que son affection pour moi ne se fût changée en haine. Je me rappelai que, plusieurs fois, j'avais imprudemment refusé les félicitations des gens de la maison, sur mon prochain mariage, et même laissé échapper quelques sarcasmes sur celle qu'on me des-

tinait. Je demeurai, dès-lors, convaincu que j'avais beaucoup à craindre de la vengeance du chanoine; et, pour comble de disgrâce, je n'entrevois aucun moyen possible de sortir d'un si pénible embarras. Sur le soir, mon inquiétude augmenta par la conduite mystérieuse d'un jeune nègre, qui me servait depuis long-temps, et qui, à l'instant de me quitter, vint me demander d'une voix entrecoupée de sanglots, si j'avais besoin de quelque chose; interrogé par moi, sur cet étrange adieu, pour toute réponse il leva les yeux au ciel, mit les mains sur ses lèvres et se retira en toute hâte. Je me roulai dans mon lit, livré à une insomnie qu'aggravaient les plus sombres pressentimens.

Vers minuit, j'entendis du bruit; et je crus, parmi plusieurs voix qui parlaient bas, distinguer celle du chanoine. Je reconnus qu'on tâtonnait la cloison de ma chambre; une horreur subite me saisit; néanmoins, je conservai assez de présence d'esprit et assez de force pour quitter mon lit et chercher un asile derrière ces mêmes coffres

sur lesquels j'avais enduré tant de tortures. A peine y étais-je retiré, que j'entendis deux hommes entrer dans ma chambre, et se diriger doucement vers mon lit : bientôt l'oreiller retentit de plusieurs coups de poignard. Ils s'aperçurent promptement qu'ils ne perçaient point un corps humain ; mais comme il n'y avait nulle probabilité que j'eusse quitté la chambre, ils présumèrent que j'étais tapi contre le mur, et le piquèrent de tous côtés à diverses reprises. J'entendis en frémissant, les coups qui portaient au-dessus de ma tête. Ces momens furent pour moi ceux d'une véritable agonie. Toutefois, je suis tenté de croire qu'un sentiment de pitié dominait chez ceux qu'on avait chargés de mon assassinat : et qu'ils s'acquittaient à regret de cette horrible commission ; car ils se retirèrent sans chercher à s'assurer qu'ils eussent accompli leur dessein. Le chanoine les attendait dans la cour, et j'ouïs clairement l'un d'eux lui dire : *Il n'entendra plus le coq chanter.*

• Quoique le danger parut être passé,

j'attendis le jour dans une anxiété cruelle; enfin il vint, et je me hâtai d'exécuter ma résolution. J'allai trouver don Freyre dans son appartement, je lui déclarai que, ma maladie continuant, pour lui éviter les embarras dont j'étais la cause, j'allais me retirer à l'hôpital de la Miséricorde.

• Le chanoine, anéanti à l'aspect d'un homme qu'il croyait mort, garda d'abord un silence stupide; mais réfléchissant ensuite que je pouvais fort bien ignorer le crime qu'il avait tenté, il se remit, et sans oser m'engager à renoncer à mon projet, m'assura seulement, dans des termes affectueux, que sa maison me serait toujours ouverte.

• En arrivant à la Miséricorde, j'envoyai chercher les jeunes étudiants avec qui j'avais contracté des relations d'amitié les plus intimes; je leur communiquai les motifs de ma retraite, et l'intention irrévocable où j'étais de partir le plus prochainement possible. Ils tentèrent de la faire changer, en me sollicitant de rester avec eux; mais j'avais toujours soupiré après

l'Europe, et le souvenir de la dernière et horriblenuit passée chez don Freyre, n'était pas de nature à rendre moins vif le désir ardent que j'avais de la revoir. Je résistai donc à toutes les instances de mes amis, et dès que j'eus recouvré mes forces, je les remerciai tendrement de leurs soins, de leur générosité dans les secours qu'ils m'avaient prodigués pendant ma convalescence, et je m'embarquai, comblé de présens, sur un vaisseau qui faisait voile pour Lisbonne, dix mois après avoir abordé dans l'île de Saint-Yago. »

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

FAIT EN ISLANDE, EN 1810,

Par M. Mackenzie, baronnet écossais.

L'ISLANDE appartient au roi de Danemarck. C'est une île située à l'extrémité du globe habitable, entourée des glaces du pôle, et ravagée par des feux volcaniques, sous un climat où un hiver long, froid, sombre et orageux, est suivi par un été trop court pour porter aucune espèce de grains à sa maturité; et pourtant les sciences y florissaient à une époque très-reculée. La poésie y fut cultivée avec succès, et le premier système des nations du nord en dérive.

L'Islande n'est plus ce qu'elle était depuis que le Danemarck s'en est emparé; cependant, les arts, le savoir et l'instruc-

tion, qui jadis florissaient si éminemment dans cette île, ne l'ont pas entièrement abandonnée, et elle est digne encore d'exciter l'attention d'un voyageur éclairé.

Georges Mackenzie, accompagné du docteur Holland et de M. Bright, débarquèrent à Reikiavik, le 7 du mois de mai 1810; ils furent reçus avec la plus aimable hospitalité; et la saison n'étant pas assez avancée pour leur permettre quelque excursion lointaine, ils séjournèrent à Reikiavik, et eurent le loisir de faire connaissance avec les principaux habitans du lieu, parmi lesquels se trouvaient plusieurs hommes instruits et bien élevés.

L'Islande est une île assez considérable; mais ses côtes seulement sont habitées. Les courses sont fort pénibles sur un sol presque entièrement composé de rochers et de marécages, où les chevaux sont petits et les hommes fort lents. Cependant, quoique un été islandais soit très-court, nos voyageurs pénétrèrent dans l'intérieur du pays jusqu'au mont Hécla et à la roche Obsidiane, éloignés d'environ quatre-vingt-

dix milles géographiques de Reikiavik , lieu de leur débarquement ; c'est la capitale de l'île , elle est bâtie sur une pointe de terre au nord de Guldbringé-Syssel.

Nos voyageurs firent leur première course à pied , et n'employèrent leurs chevaux qu'au transport des bagages. Un jeune candidat de l'état ecclésiastique , parlant assez bien latin , fut engagé pour leur servir de guide.

• Les préparatifs de notre voyage , dit M. Mackenzie , commencèrent de grand matin ; mais les mouvemens des Islandais étaient si lents , et la distribution des charges sur les chevaux entraîna de si longues discussions , qu'il était plus de deux heures après midi avant que tout fût prêt. Le bât est fait avec des morceaux carrés de gazon léger et spongieux , tiré des fondrières. On le retient avec une corde qui l'assujétit ; ensuite , au-dessus du gazon , on met un morceau de bois ajusté sur le dos du cheval avec une cheville qui avance de chaque côté ; et c'est à ces chevilles que les bagages sont suspendus. Les Islandais

se flattent d'une grande adresse à mettre de l'équilibre entre les fardeaux; néanmoins on ne fait pas deux milles sans être obligé de s'arrêter dix fois pour redresser les bagages. Tous les chevaux étant chargés, on les attache l'un à l'autre par la tête et par la queue, et c'est ainsi qu'ils marchent à la file. Les chevaux sont fort robustes et faits à la fatigue, mais facilement épouvantés.

• Tous les Islandais, de quelque condition qu'ils soient, savent ferrer les chevaux. Les fers sont plats, et les clous, qu'on prend très-larges, sont fortement poussés à travers le sabot, et soigneusement rivés; de cette manière simple, les fers tiennent solidement jusqu'à ce qu'ils soient usés ou rompus. Dans de longs voyages, on porte toujours avec soi une provision de fers et de clous. Quand le métal manque, la corne de mouton en tient lieu.

• Le jour où nous nous mîmes en route était beau; mais des giboulées de neige tombaient sur les montagnes environnan-

tes. Nous traversâmes un terrain découvert et affreux, entre les basses collines, jusqu'au voisinage de Hornefiord, où nous entrâmes dans un chemin rude. Ce fut là que nous vîmes les premières marques de feu souterrain. Les masses fondues de lave, semblaient avoir été soulevées en tous sens, et elles avaient pris une infinité de formes bizarres; de tous côtés, des brèches et des cavernes s'offrirent à nos regards. Lorsque nous nous y attendions le moins, nous découvrîmes la ville de Hornefiord, située au milieu de la lave, et construite de manière que les maisons se trouvaient parfaitement abritées par des masses de la même matière, qui, précédemment, s'y était frayé une route en bouleversant tout dans son cours destructeur.

Après avoir traversé une basse chaîne de collines, nous descendîmes dans une vallée remplie de lave, réunie à celle qui se trouve près de Hornefiord. Nous la prolongeâmes environ deux milles, et nous nous mîmes alors à monter une éminence couverte de scories légères. La lave avait

découlé à la partie orientale de la vallée, et à quelques endroits elle semblait avoir remonté. L'ascension de la lave est un fait très-connu. Le phénomène qui, dans l'examen d'une masse froide, frappe d'étonnement un observateur inexpérimenté, n'a rien que de fort simple. La croûte, formée par le refroidissement de la surface, occasionne des creux ou tuyaux, dans lesquels la lave s'élève de la même manière que l'eau fait dans un tube. Au-delà de cet endroit nous vîmes, tout autour de nous, les plus terribles effets de la chaleur souterraine; et aussi loin que la vue pouvait porter, sur une vaste plaine, rien ne faisait diversion à la monotonie de la lave noire et raboteuse qui dévastait le district entier. Nous allâmes visiter une caverne qui n'était qu'un vaste creux formé par l'une de ces bouffissures ou bulles dans la lave, sur lesquelles nous venions de marcher. Le fond en était couvert de glace; de nombreux glaçons pendaient au plafond, et l'intérieur était tapissé de matière fondue qui avait pris diverses formes singulières.

• Les maisons des Islandais sont toutes construites à peu près sur le même dessein. Un mur extérieur de gazon, haut de quatre pieds et demi, et épais de six, entoure les appartemens. Du côté du midi, sont des portes servant d'entrée à l'habitation, à la forge, à la laiterie, etc., etc. La porte de la maison conduit à une étroite et longue allée, dans laquelle les diverses chambres communiquent à droite et à gauche. Entre chaque pièce est une épaisse cloison de gazon, et chaque appartement a un toit particulier, duquel le jour pénètre par des morceaux de verre de quatre à cinq pouces carrés. Dans les maisons du meilleur genre, les principaux appartemens ont, sur le devant, des croisées composées de plusieurs panneaux de vitre. Les murs de gazon, les planchers de terre, sales et humides, en rendent l'odeur insupportable; il n'y a pas moyen d'aérer aucune partie du local de la maison. Les huttes de la plus pauvre classe sont si misérables, qu'on s'étonne que des êtres humains puissent y respirer. »

Il est vrai que sous un climat pareil à celui de l'Islande, un abri et de la chaleur sont les objets de première nécessité auxquels toute chose doit être sacrifiée; et pour concilier dans de semblables circonstances ce renouvellement de l'air avec la chaleur, il faut plus d'habileté en architecture qu'un peuple grossier n'en peut avoir; de plus, la difficulté est considérablement augmentée dans un pays sujet à de continuels orages. Les habitations en Islande, sont véritablement fort tristes; mais, eu égard à la rareté des ressources, et à la rigueur du climat, elles ne sont certainement pas plus chétives que les chaumières d'Ecosse.

M. Mackenzie et ses amis firent une visite à M. Stephen, son premier magistrat

On nous accueillit très-cordialement, dit-il, mais avec de grandes formalités. M. Stephenson vint au-devant de nous à la porte, et nous introduisit dans le meilleur appartement de la maison; à peine fûmes-nous assis, que les dames arrivèrent; on nous offrit du café, du biscuit et du fromage anglais. Ce n'était que le prélude

d'un dîner , ou , pour mieux dire, d'un souper plus substantiel , qui fut servi à huit heures ; il consistait en saumon cuit , en mouton rôti , en patates d'Angleterre , en sago et crème , en bière de Londres , dite *porter* , et en excellent vin de Porto. Nous ne doutions point que les dames qui avaient préparé et servi les mets viendraient les partager ; et à notre refus d'occuper nos sièges avant qu'elles eussent elles-mêmes pris place , nous apprîmes avec surprise qu'elles avaient dîné. Les femmes du plus haut rang , aussi bien que celles de la plus basse classe , semblent être regardées comme de simples servantes. Durant le repas , nôtre hôtesse se tenait debout à la porte , les bras croisés , et nous regardait ; tandis que sa fille et une autre jeune personne étaient occupées à changer les assiettes , et s'agitaient en allant et venant ; pour voir si rien ne manquait ; une ou deux fois la maîtresse aida à remplir les usages de l'hospitalité. Le lendemain , la contrainte s'étant un peu amortie , elle et les demoiselles causèrent et plaisantèrent

avec nous , en riant beaucoup de notre baragouin islandais , mêlé à de l'anglais et à du danois écorché , auquel elles ne comprenaient rien. »

L'économie rurale de l'Islande consiste entièrement dans l'aménagement des fourrages , puisque l'île ne produit pas de blé. On commence la fenaison vers la fin de juillet ; les Islandais se servent d'une faux courte et étroite , avec laquelle ils travaillent promptement et adroitement. Le foin est principalement conservé pour les vaches ; néanmoins , dans des temps fort rudes , on en distribue un peu aux moutons et aux chevaux : lorsque la récolte est achevée , on célèbre une fête.

Le bétail ressemble beaucoup , par sa taille et l'extérieur , aux plus grosses races de la Haute-Ecosse , excepté qu'il a rarement des cornes ; la race des moutons paraît être la même que celle qui se trouvait anciennement dans les parties élevées de l'Ecosse , et qui est maintenant presque éteinte.

Les chevaux sont très-bons. Ils sont ha-

bitués à traverser lentement les fondrières et les endroits rocailleux ; mais ils s'élancent rapidement en avant, dès qu'ils arrivent sur un terrain sec et uni. Dans les voyages, chaque personne en amène ordinairement deux ou trois ; l'on passe de l'un sur l'autre, à mesure qu'ils se trouvent fatigués.

Tous les ouvrages tels que le tissage, le filage, le tricotage, le forgeage des fers à cheval, etc., se font à la maison, et forment l'occupation domestique pendant les longs et terribles hivers de ce climat. Cet usage général de manufacturer dans les ménages est sans doute la raison pour laquelle l'habillement forme une partie des salaires du travail, puisqu'il ne serait pas toujours facile de se procurer les objets de cette espèce à prix d'argent. Pendant que les gens sont occupés de ces différens ouvrages, l'un d'entre eux lit communément à haute voix des contes et des histoires ; la plupart des familles sont pourvues de ces sortes de livres, qu'ils ont grand soin d'échanger mutuellement.

« Une chose bien remarquable , dit l'auteur , c'est qu'il y a dans ce lieu sauvage et écarté , plusieurs individus exposés , par leur position , à d'innombrables privations , et dont les talens et les connaissances feraient le charme des cercles de la plus belle société. » Le bienfait de l'éducation s'étend sur tous les habitans , de quelque condition qu'ils soient ; et le degré d'instruction qui existe même parmi les basses classes est vraisemblablement plus grande que dans toute autre partie de l'Europe continentale.

L'école de Bessasted est le seul établissement régulier pour ce que l'on peut nommer éducation académique ; elle est composée de trois professeurs et de vingt-quatre écoliers. L'école possède une bibliothèque de 1400 volumes : il y a quelques bonnes éditions d'auteurs classiques ; et outre les ouvrages islandais et danois , on y trouve une quantité de livres allemands , et quelques livres anglais et français.

Un petit nombre des jeunes gens qu'on y élève est envoyé à l'université de Copen-

hague pour y poursuivre les études; les autres trouvent à se placer en grande partie dans l'île, comme prêtres danois. Même dans cette profonde solitude, et dans cette séparation absolue de toute société littéraire, on rencontre fréquemment des hommes qui conservent leur ardeur pour l'étude, et qui s'y appliquent avec succès toute la vie. Dans les rangs inférieurs, il est bien rare de rencontrer un islandais qui ne sache pas lire et écrire, et qui ne fasse pas preuve de beaucoup d'intelligence, relativement à tous les objets qui sont à sa portée. L'instruction fait une de ses occupations réglées; et tandis que la petite hutte de terre qu'il habite est ensevelie sous la neige, et que les ténèbres et la désolation l'environnent de tous côtés, la lumière d'une lampe éclaire la page où il lit à sa famille des leçons de connaissances utiles, de religion et de vertu.

Les livres que possède la basse classe sont, pour la plupart, consacrés à la religion. Dans plusieurs paroisses il y a une

petite bibliothèque appartenant à l'église , et où , sous la surveillance du prêtre , chaque famille du district peut chercher quelque moyen d'instruction et d'édification. Combien tout cela est admirable dans un pays où la nature , aidée par les derniers efforts de l'industrie humaine , paraît à peine suffisante à pourvoir aux besoins de la plus stricte nécessité ! c'est que la jouissance intellectuelle est le seul luxe que les localités admettent.

L'heureuse application des Islandais aux langues , est une des choses qui surprennent le plus agréablement un étranger. Il voit des hommes dont le domicile annonce une condition très-proche de l'état sauvage ; des hommes qui sont privés de tous les agrémens de la vie , et qui , au milieu des tempêtes de l'Océan , vont chercher dans leurs petits bateaux une chétive subsistance pour leurs familles. C'est parmi ces mêmes hommes qu'il trouve une connaissance étonnante des ouvrages classiques de l'antiquité , un goût formé par les modèles de la Grèce et de Rome , et un

sens ouvert aux beautés que ces modèles renferment. Souvent , en parcourant le pays , il est servi par des guides qui savent s'expliquer en latin ; et en arrivant à la couchée , il fait très-fréquemment sortir de sa petite forge un homme qui lui parle en latin avec beaucoup de facilité et d'élégance. Les Islandais ont des compositions poétiques en abondance ; l'histoire forme aussi une de leurs études favorites ; mais on remarque qu'ils ne se sont nullement distingués dans les sciences positives ou proprement dites , et dans la philosophie.

Les Islandais sont très-superstitieux , ce qui provient probablement de leur séjour au milieu d'une nature terrible et désordonnée , où les résultats ne sauraient être conciliés ensemble.

L'histoire naturelle de l'Islande contient un grand nombre d'objets rares et intéressans , entre autres les montagnes de soufre , dont l'une , dans la partie méridionale du district de Guldbringe , a été décrite par M. Mackenzie . • Au pied de la montagne était une éminence composée

d'argile et de soufre, qui jetait des exhalaisons de toutes parts. Une quantité de vapeurs s'élevait d'une butte située immédiatement au-dessus, et sous laquelle il y avait un profond enfoncement. On entendait un bruit confus de bouillonnement et de craquement, joint au bruissement de la mousette qui pénétrait par les crevasses du roc. Le côté opposé de la montagne était couvert de soufre et d'une argile blanche ou jaunâtre. Une fumée s'échappait à l'instant partout où l'on enlevait le soufre, et à plusieurs endroits il était si chaud, qu'on pouvait à peine le toucher. La force avec laquelle la vapeur sort des crevasses du roc est, à de certains endroits, si considérable, que le bruit s'entend à la distance de plusieurs milles. L'exploration de ce lieu n'était pas sans danger. Qu'on s'imagine les sensations d'un homme placé sur un fond, qui ne se soutient que faiblement au-dessus d'un abîme où le feu et le soufre sont dans une agitation perpétuelle, enveloppé d'épaisses vapeurs, et étourdi par un fracas sem-

blable au tonnerre; ces sensations, dit M. Mackenzie, sont difficiles à concevoir pour celui qui ne les a pas éprouvées. »

Le Geyser, à plus de soixante milles à l'est de Reikiavik et fort avant dans l'intérieur des terres, est dans une vallée assez considérable; et sur le côté de la rivière, la principale fontaine, ou le grand Geyser, est au milieu d'une petite éminence, haute d'environ sept pieds. A l'arrivée des voyageurs, le bassin de forme ovale, et de cinquante-six pieds dans son plus grand diamètre, était plein d'eau chaude qui s'écoulait d'un côté. Ils furent effrayés par un bruit semblable à une décharge d'artillerie, dans le lointain, et par le tremblement du sol. L'eau, après s'être élevée plusieurs fois, monta soudain à la hauteur de dix ou douze pieds, en formant une grosse colonne accompagnée de nuages vaporeux. La colonne parut crever, et fit déborder l'eau considérablement en retombant. Ce phénomène fut suivi par des jets successifs, au nombre de dix-huit, dont quelques-uns s'élancèrent à cinquante pieds. En-

suite l'eau se retira entièrement du bassin, en se perdant dans un canal large d'environ dix pieds, qui se trouve au centre. Il était alors six heures et demie du soir.

A quatre heures du matin, l'eau s'élança de nouveau, et la vapeur sortit avec un bruit effroyable; elle produisit une colonne blanche d'écume et de fumée, ayant au moins soixante pieds d'élévation.

On trouve de belles pétrifications aux environs des fontaines Geyser. Les feuilles des bouleaux et des saules sont converties en pierres blanches, mais si parfaitement conservées, qu'on y distingue encore toutes les fibres. Les herbes, les joncs et les masses de tourbe sont dans le même état.

L'Hécla est le plus fameux volcan de l'Islande. • Après avoir gravi l'un des créneaux escarpés qui s'élevait de cette masse extraordinaire de rochers, nous vîmes, dit l'auteur, un site d'une désolation telle, qu'on ne lui saurait presque rien comparer. Des groupes bizarres de collines, de cratères et de laves, conduisant l'œil dans le lointain à des jokles couronnés de neige; le brouil-

larâ qui s'élevait d'une cascade; des lacs encaissés dans des montagnes pelées et froides; un imposant et profond silence; des nuages sombres et menaçans, tout à l'entour des traces de l'action furieuse de l'élément le plus destructif..... tout s'accordait à remplir l'âme de peur, d'admiration, d'étonnement et de surprise. »

Nos voyageurs parvenus au sommet de l'Hécla, reconnurent un cratère qui n'avait pas plus de cent pieds de profondeur, avec une grosse masse de neige dans le fond.

Le règne minéral de l'Islande prend un caractère intéressant, à cause des marques du feu volcanique qui s'y trouvent fortement empreintes sur presque tous les objets.

Nulle part, les éruptions volcaniques n'ont été aussi nombreuses qu'en Islande, et ne se sont étendues sur une aussi grande superficie : il n'y a aucune partie de l'île qui n'en présente quelques vestiges.

Voici un fait très-remarquable, dont M. Mackenzie a donné connaissance : Vers

la fin de janvier 1785, on vit des flammes sortir de la mer, à environ trente milles du cap Reikianess, qui forme la pointe occidentale de Guldbringé-Syssel. On aperçut en même temps diverses petites îles, que cependant l'on ne put retrouver dans la suite, mais il existe encore à l'endroit où les flammes parurent, un récif de roches sous l'eau, terminé par ce qu'on nomme *le Blindrock*, ou le rocher aveugle, sur lequel les vagues se brisent. Les flammes durèrent plusieurs mois. Au mois de juin, un tremblement de terre ébranla l'Islande entière. Le feu dans la mer disparut, et une terrible éruption éclata sur le Skaptauiokle, à deux cents lieues de la place où la continuité des flammes, au-dessus de la surface des ondes, pendant six mois, avait si clairement marqué l'explosion d'un volcan souterrain. »

Il faut convenir que sous plusieurs rapports, l'Islande est un pays bien curieux et bien extraordinaire.

TABLE.

<u>Europe. EXTRAIT du voyage de découvertes dans la Nouvelle-Zemble, entrepris en 1817 par M. Ludloff.</u>	<u>Page 1</u>
<u>Chasseurs russes dans la Nouvelle-Zemble.</u>	<u>5</u>
<i>Afrique. Nouveaux renseignements sur les Bet- jouanas.</i>	14
<u>FAITS DÉTACHÉS. — Les parties de chasse des An- glais dans l'Inde.</u>	<u>37</u>
<i>Europe. Description du lac de Cirkniz, dans la Car- niole, par M. Depping.</i>	52
<u>Description de l'île de Timor.</u>	<u>62</u>
<u>Extrait de la relation d'un voyage dans la Baie d'Hudson.</u>	<u>74</u>
Cause définitive de la couleur rouge de la neige recueillie dans la Baie de Baffin, lors de l'ex- pédition du capitaine Ross, expliquée par M. Bäuer.	91
<u>Afrique. Aventures et souffrances de Henderick Portenger, soldat au régiment suisse de Mueron, naufragé sur les côtes d'Abyssinie dans la mer Rouge.</u>	<u>93</u>
<u>Missions à Owyhée.</u>	<u>140</u>

<i>Asie. MOEURS, amusemens et spectacles des Javanais.</i>	Page 142
<i>Afrique. Aventures singulières d'un voyageur à St.-Yago, l'une des îles du Cap-Vert.</i>	165
<i>Europe. EXTRAIT d'un voyage fait en Islande, en 1810.</i>	195

Fin de la Table du sixième volume.



55445.





